

UNIVERSITE DU QUEBEC

LA CAPACITE DES MESADAPTES SOCIO-AFFECTIFS
A ESTIMER LEUR PROPRE STATUT DANS LEUR GROUPE DE VIE

PAR

LYNE DOUVILLE

MEMOIRE PRESENTE A L'UNIVERSITE DU QUEBEC A TROIS-RIVIERES
COMME EXIGENCE PARTIELLE DE LA MAITRISE EN PSYCHOLOGIE

AOUT 1987

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

SOMMAIRE

Nous nous sommes proposé, dans la présente étude, de vérifier dans quelle mesure les sujets mésadaptés socio-affectifs peuvent évaluer avec justesse leur propre statut dans leur groupe de vie. La pertinence de ce questionnaire s'établissait à un niveau aussi bien théorique que pratique. Notre réflexion s'est située à l'intérieur du débat entourant la nature et l'importance relative des facteurs en jeu dans la genèse du *soi social*. La thèse du courant *social* stipulant que ce *soi social* résulte massivement des influences de l'ambiance sur le sujet nous paraît impliquer que celui-ci soit en mesure de saisir correctement comment ses pairs, notamment, peuvent l'apprécier. Quant à la position du courant interactionniste, elle nous paraît pouvoir s'accommoder d'un hiatus constaté entre *ce qu'un sujet pense qu'on pense de lui* et *ce qu'on en pense réellement*, puisse qu'elle postule que le sujet provoque, sélectionne, organise, voire même distord les réactions qu'il reçoit de son ambiance, exerçant, par là même, un rôle majeur dans l'élaboration de son *soi social*.

L'étude de sujets en difficulté d'adaptation sociale nous a semblé particulièrement adaptée pour une relance de ce débat, ces sujets constituant un terrain privilégié pour l'observation des influences de l'environnement sur l'individu ou, inversement, des mesures de protection de celui-ci contre son ambiance.

Les résultats que nous avons obtenus auprès de nos sujets mésadaptés socio-affectifs ne nous permettent pas d'établir qu'ils sont en mesure d'évaluer correctement la façon dont ils sont

appréciés dans un groupe, bien qu'un certain nombre de questions subsistent, notamment quant au caractère possiblement inadapté de notre questionnaire pour les sujets provenant d'unités de plus de huit sujets. Quoi qu'il en soit, ces résultats ne sont pas suffisamment décisifs pour que puisse en être avantage ou désavantage l'un ou l'autre des courants évoqués ci-dessus.

Nous avons également cherché à savoir si des variables telles que le statut sociométrique, le niveau d'égoïsme et l'âge des sujets pouvaient influencer sur la capacité des adolescents mésadaptés socio-affectifs à évaluer leur statut dans le groupe. Il ressort de notre analyse qu'aucune de ces variables ne joue un rôle vraiment significatif, la relation entre le *rang estimé* et le *rang réel* ne bougeant que très peu quand l'effet de chacune (à tour de rôle) est contrôlé.

La discussion de nos résultats nous a permis de faire entrevoir l'importance de l'instrument visant à cerner l'évaluation par le sujet de son propre statut. Un instrument qui convient à des sujets vivant en groupe de dimension restreinte (huit ou moins) peut rapidement devenir inadapté dès qu'il s'agit de groupes plus amples. Il nous semble qu'on ne pourra dégager des résultats décisifs dans le domaine à l'intérieur duquel a été menée cette recherche tant que ce problème méthodologique n'aura pas été résolu en tenant compte des particularités des divers types de jeunes à évaluer.

TABLES DES MATIERES

Sommaire.....	II
Tables des matières.....	1
Introduction.....	3
Chapitre premier: Contexte théorique et problématique.....	7
1.1.0. Le concept de soi.....	8
1.1.1. <i>La genèse du concept de soi</i>	9
1.1.1.1. <i>Le courant social</i>	10
1.1.1.2. <i>L'approche interactionniste</i>	12
1.1.2. La structure du concept de soi: l'émergence du soi social.....	14
1.2.0. Soi social et évaluation de sa justesse.....	21
1.2.1. L'estime de soi et le statut sociométrique.....	22
1.2.2. Soi social et position sociale réelle.....	24
1.2.3. Concept de soi, soi social et mésadaptation socio-affective.....	30
1.3.0. Problématique et hypothèses.....	37
Chapitre deuxième: la méthodologie.....	40
2.1.0. Les sujets.....	41
2.2.0. Les variables.....	42
2.3.0. Les mesures utilisées.....	43
2.3.1. Statut sociométrique et rang de popularité.....	43
2.3.2. Questionnaire pour l'estimation du statut dans le groupe.....	45

2.3.3.	Echelles utilisées pour mesurer l'égocentrisme.....	46
2.4.0.	Déroulement de l'expérience.....	49
2.4.1.	Mode de passation.....	50
2.4.2.	Préparation des sujets et consignes.....	51
2.4.3.	Identification des questionnaires et renseignements demandés.....	52
2.4.4.	Ordre de passation des tests.....	53
2.4.5.	Participation.....	54
Chapitre troisième: présentation et analyse des résultats.....		55
3.1.0.	Présentation des résultats.....	56
3.1.1.	Mise en relation de la popularité estimée avec le statut donné par le groupe.....	56
3.1.2.	La performance d'estimation des groupes extrêmes: populaires versus non-populaires.....	57
3.1.3.	Contrôle des variables psychotisme, autisme et âge sur la relation entre le rang de popularité estimé et le rang réel.....	60
3.2.	Discussion.....	62
Conclusion.....		68
Remerciements.....		71
Bibliographie.....		72
Appendices.....		77
Appendice A: statistiques descriptives.....		78
Appendice B: questionnaires.....		81

INTRODUCTION

Un préjugé largement répandu fait du jeune en difficulté d'adaptation sociale quelqu'un qui est par trop influençable, quelqu'un qui se retrouve dans le trouble parce qu'il ne sait pas se protéger contre les sollicitations de pairs asociaux. Et c'est parce que l'impact négatif de ces pairs serait plus important que l'effet des appels répétés aux comportements sociaux de la part des parents ou des éducateurs, a-t-on tendance à penser, qu'un jeune persisterait dans l'agir délinquant.

Cette conception populaire du jeune mésadapté socio-affectif repose sur le postulat que la personnalité en général serait comme un terrain sur lequel se jouent des influences extérieures de qualité et d'intensité différentes, terrain qui s'organise en bien comme en mal, en socialisé ou en asocial, selon la prépondérance des bonnes ou des mauvaises influences.

Dans cette perspective, l'image qu'aurait de lui-même le mésadapté socio-affectif serait largement dépendante des *feedbacks* que lui renverrait le milieu ambiant à son propos. Il en serait ainsi parce que le *soi social*, c'est-à-dire la conception du soi dans ses rapports avec les autres, résulterait lui aussi de ce convoient les pairs au sujet comme reflet de sa propre réalité.

Cette position prend pour acquis que le sujet mésadapté socio-affectif, comme tout autre sujet d'ailleurs, est capable d'appréhender avec justesse ce que son milieu ambiant pense de lui, qu'il n'y a pas de *hiatus*, en somme, entre ce qu'un sujet

pense qu'on pense de lui et ce qu'on en pense réellement.

La présente recherche vise précisément à vérifier ce postulat. Nous chercherons en effet à voir dans quelle mesure les sujets mésadaptés socio-affectifs peuvent évaluer avec justesse le statut social qui est le leur dans leur groupe de vie. Nous nous demanderons également si la justesse de l'estimation qu'un jeune fait de son statut est fonction de variables connexes telles que la qualité du statut qu'il a dans le groupe, son âge, le degré d'égoïsme affectif dont il fait preuve au plan de son fonctionnement psychologique.

La pertinence de notre questionnement s'établit facilement au plan théorique. Nos résultats sont susceptibles d'élargir le champ des connaissances concernant les mésadaptés socio-affectifs. En outre, précisément parce que ces sujets présentent un rapport problématique avec le milieu, vivant possiblement de manière plus intensive ou critique ce que vivent les adolescents conventionnels, nos données devraient enrichir le répertoire des connaissances concernant les rapports qui se jouent entre l'adolescent et son ambiance.

La pertinence de notre recherche apparaît également au niveau de la pratique. En effet, établir dans quelle mesure le sujet mésadapté socio-affectif est dépendant de son milieu pour sa propre image ou, au contraire et de façon plus spécifique, établir dans quelle mesure il opère des distorsions dans sa

conception de ses rapports avec les autres, permettra ultérieurement de justifier des stratégies d'intervention: ou bien faire en sorte que le milieu de vie ait la meilleure opinion possible du jeune pour que celui-ci puisse en bénéficier au plan des effets sur son évolution, ou bien, dans l'éventualité de distorsions dans la perception des rapports avec les autres, travailler à en repérer la source, voire à les faire disparaître, de manière à rendre les relations avec autrui moins problématiques.

Nous ferons état de notre démarche selon trois étapes distinctes. Dans le chapitre premier, nous procéderons à l'inventaire des données pertinentes à notre questionnement, données disponibles dans la littérature scientifique; à cet inventaire feront suite la description de la problématique et la présentation de nos hypothèses. Le deuxième chapitre donnera lieu à la présentation des différents aspects méthodologiques de cette recherche. Enfin, au troisième chapitre, nous procéderons à la présentation, à l'analyse et à la discussion des résultats obtenus.

Chapitre premier

CONTEXTE THEORIQUE ET PROBLEMATIQUE

Ce premier chapitre nous donnera l'occasion de faire l'inventaire des contributions théoriques et empiriques qui sont reliées directement ou indirectement au problème que nous avons mis à l'étude. Cet inventaire, qui démarrera autour de la thématique du concept de soi, permettra de situer le contexte théorique de notre recherche en même temps qu'il nous conduira à une définition la plus précise possible du *soi social*, une notion qui se trouve à revêtir une très grande importance dans notre démarche. Au terme de cet inventaire, nous serons en mesure de cadrer la problématique de la présente recherche. C'est alors que seront présentées, dans une forme plus achevée et d'une manière spécifique, les hypothèses que nous avons jugé bon de mettre à l'épreuve.

1.1.0. Le concept de soi

Le concept de soi est généralement défini comme étant l'ensemble des conceptions ou des perceptions qu'un individu a de lui-même. Si la majorité des chercheurs s'entendent sur cette définition plutôt générale, bon nombre d'entre eux, pour la rendre suffisamment exhaustive à leurs yeux, voient la nécessité de la compléter par des éléments qui renseignent soit sur la genèse du concept de soi, soit sur sa structure. Il est opportun de faire état des contributions les plus marquantes sur l'un et l'autre de ces aspects car, même si les informations qu'on y trouve présentent un caractère foncièrement théorique, elles

permettent de situer le contexte et la problématique de la présente recherche.

1.1.1. La genèse du concept de soi :

Un survol des principales contributions théoriques qui ont marqué jusqu'ici la recherche sur le concept de soi et sur ses composantes permet de constater que dans ce domaine, deux grands courants de pensée semblent s'être affrontés depuis le moment où on a commencé à s'intéresser à cette notion. Il y a manifestement plusieurs façons de départager ces deux courants, de les opposer l'un à l'autre : on peut le faire, par exemple, en tenant compte de leur conception de la personnalité (psychodynamique, behaviorale, etc...) ou encore de leur conception des faits de la connaissance (de leur épistémologie). Pour les besoins de la présente étude, sera retenue à titre de critère distinctif la manière dont l'un et l'autre conçoivent l'influence de l'environnement dans la genèse du soi et plus particulièrement du concept de soi.

Le sujet et la dimension de notre étude nous empêchent de procéder ici à un inventaire exhaustif des auteurs qui ont travaillé à définir ou à préciser le concept de soi. A tout le moins pour ce qui concerne les positions antagonistes sur la genèse du concept de soi, nous avons jugé raisonnable de choisir quelques auteurs seulement et, dans la mesure du possible, ceux qui illustrent le mieux possible le courant où ils ont été situés.

1.1.1.1. *Le courant social*:

Le premier de ces courants que nous dénommerons *social* voit l'individu en général et le concept de soi en particulier comme étant la résultante principalement des influences de l'environnement. Sans exclure totalement la possibilité d'une participation active du sujet à son propre devenir ou à l'élaboration de son concept de soi, ce courant considère cependant cette part comme relativement secondaire par rapport à l'autre, tenue quant à elle pour être beaucoup plus importante, sinon tout à fait prédominante.

Georges Herbert Mead (1934) apparaît comme le premier sinon comme le principal contributeur théorique de la perspective du courant *social*. Il est considéré aujourd'hui comme l'un des principaux pionniers de la psychologie sociale et son influence a été déterminante dans l'élaboration des théories concernant le *soi*, les groupes de référence et le jeu des rôles.

Mead ne craint pas de se situer, méthodologiquement, dans le sillage du courant behavioriste. Il s'en distingue toutefois sur un point important: alors que Watson et ses continuateurs immédiats refusent de considérer comme objet d'étude les conduites dites mentales (ne pouvant conjecturer sur ce qui se passe dans la *boîte noire*), Mead est d'avis qu'au contraire on peut étudier ces conduites en autant qu'on puisse accéder à des données observables les concernant, ce qui est tout à fait possible, selon lui. Il

soutient que bon nombre des caractéristiques des phénomènes psychiques peuvent être déduites à partir de ce qui est accessible à l'observateur externe, c'est-à-dire dans le comportement manifeste du sujet.

Cette position étant établie à titre de principe préalable, Mead s'attaque à la question de la genèse de la conscience de soi, notion équivalente au concept de soi. Il faut selon lui considérer le soi comme un objet de connaissance plutôt que comme un système de processus. Ce soi, il est formé socialement. Il faut postuler que le début de l'existence est marqué par l'absence de soi parce que la personne ne peut intégrer son expérience directement. Elle peut expérimenter l'autre comme objet, mais elle ne peut pas se considérer elle-même comme objet. Ce n'est que par l'accumulation des réactions des autres individus vis-à-vis d'elle-même en tant qu'objet que la personne apprend à se percevoir elle-même comme objet et à avoir des attitudes et des sentiments sur elle, ces attitudes et sentiments étant très dépendants de ce que les personnes formant son entourage immédiat lui ont reflété à son propos. Dans cette perspective, le soi ne peut donc être éveillé que par des stimuli sociaux; si l'individu peut faire état de différentes facettes de son soi, chacune de celles-ci représente un ensemble de réponses acquises de différents groupes sociaux.

La contribution de Mead a donné lieu à différents prolongements. Il y en a deux qui méritent d'être mentionnés ici. Le premier concerne la contribution de Sarbin (1954) qui introduit

la théorie des rôles. La position centrale de cet auteur est de considérer que le soi par extension, le soi social, surgit de la connaissance et de l'adéquation entre le rôle attendu par la société et celui "joué" par l'individu.

S'inspirant lui aussi explicitement de la théorie de Mead, Cooley (1968) développe un peu plus la notion du soi social. Pour cet auteur, le concept de soi social s'élabore à partir du "je" en tant qu'objet de connaissance, puisque la véritable connaissance des objets qui nous entourent ne peut être acquise qu'en expérimentant ces dits objets. Dans cette perspective, le soi social est simplement une idée ou un système d'idées mis en place par le groupe social et que "l'esprit" fait sien. Cooley se borne ici à reprendre une idée de Mead: le sujet ne peut se connaître qu'à travers la connaissance que les autres ont de lui.

Tels sont les principaux éléments que révèle l'étude de l'approche sociale pour l'élaboration du concept de soi. En bref, pour les auteurs évoqués ci-dessus, la conscience de ce qu'on est ne peut émerger que dans la communication avec les autres, ceux-ci renvoyant au sujet les éléments qui se retrouveront à titre de constituants dans le concept de soi

1.1.1.2. *Approche interactionniste*

Les auteurs qui appartiennent au deuxième courant que nous appellerons *interactionniste* adoptent, sur la question de

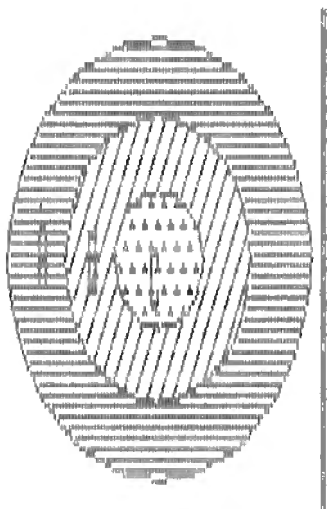
l'influence de l'environnement sur le sujet, une position qui laisse une place beaucoup plus importante aux mécanismes propres au sujet dans l'élaboration de sa personnalité comme de celle de son concept de soi. Selon les auteurs de ce courant, loin d'être principalement le lieu passif des influences de l'environnement, le sujet est facteur actif de son propre développement et même, il se trouve lui-même à agir sur les divers éléments de son environnement. Ici, une pleine reconnaissance est accordée aux facteurs internes dans le processus d'élaboration du concept de soi sans que ne soit exclu le rôle de l'environnement dans ce même processus. Les auteurs tenants de cette approche considèrent que les mécanismes perceptuels sur lesquels reposent tout le phénomène de la perception de soi demeurent avant tout des mécanismes internes. C'est ce qui explique pourquoi l'accent est mis constamment sur la possibilité d'une sélection, d'une équilibration entre les perceptions proposées au sujet par l'extérieur et celles qu'il a de lui-même. Ainsi l'individu parvient à une conception individualisée et personnalisée de son "soi".

Combs et Snygg (1949) ont été les premiers à proposer un modèle relativement achevé de cette façon de situer la position du sujet dans l'élaboration du concept de soi. Pour ces auteurs, le concept de soi semble être une organisation ou une "gestalt" des perceptions que l'individu voit comme caractéristiques de lui, comme descriptives du "je" et du "moi". Cette organisation permet aux auteurs de développer la notion de *champ phénoménal* comprenant tout ce dont une personne est consciente au moment de l'action.

Ainsi, tous les comportements et les actions de l'individu sont rattachés au champ phénoménal. Dans celui-ci, chaque personne différencie un *soi phénoménal* constitué de tout ce qu'elle perçoit comme particulier ou caractéristique d'elle-même. C'est ainsi que le comportement de tout individu serait le résultat de sa perception de la réalité plutôt que de la réalité elle-même. (voir graphique 1, ci-dessous).

GRAPHIQUE 1

LE CHAMP PHENOMENAL, LE SOI PHENOMENAL ET LE CONCEPT DE SOI



a) Le champ phénoménal comprend toutes les perceptions d'une personne incluant aussi celles sur lui-même et celles à propos de choses tout à fait extérieures à lui-même, le "non-soi".

b) Le soi phénoménal inclut toutes les perceptions qu'un individu a à propos de lui sans tenir compte de leur importance. Ce cercle contient toutes les perceptions de soi dans une situation particulière.

c) Cette partie inclut seulement les perceptions à propos de soi qui semblent les plus vitales et importantes à l'individu lui-même.

Utilisant le modèle de l'organisation des perceptions de Combs et Snygg, Hurlock (1955; voir Tyszkowa 1978) soutient qu'un

individu forme et modifie sa conception de soi à travers des informations reçues, ses activités individuelles et ses rôles sociaux. Ainsi, au fil de ses relations avec l'autre (pairs, groupes d'appartenance, groupe social, etc.), l'individu se construit une image de soi en tentant d'équilibrer ses perceptions individuelles de lui-même et celles proposées par le monde extérieur sur lui. Par la suite, cette équilibration du soi définit temporairement et à un certain degré ses relations avec les autres et sa position parmi eux.

1.1.2. La structure du concept de soi: l'émergence du soi social:

Si l'on accepte que le *soi* corresponde au *soi conscient*, on peut admettre que William James (1890: voir James, 1909) fut le tout premier auteur à s'intéresser à la structure du soi. Il identifia trois dimensions: le *soi matériel*, qui inclut le corps et les vêtements, la famille et les proches; le *soi social*, ayant trait à la considération que l'individu ressent de son milieu, particulièrement par rapport aux personnes significatives; et enfin le *soi spirituel* (ou "pur ego") que constituent les capacités physiques et intellectuelles, les préoccupations, les tendances et les aspirations.

Tenant compte de ces composantes du soi, James définit le soi comme la somme totale de tout ce que l'individu peut appeler sien, ce qui comprend non seulement son corps ou ses capacités physiques mais son habillement, sa maison, sa famille, ses ancêtres, ses

amis, sa réputation, son travail, ses terres, ses chevaux (L'Ecuyer, 1978). Bref, pour James, le soi consiste en tout ce qui peut s'appeler sien ou faire partie du soi.

Gordon (1968) propose quant à lui une conception qui se révèle à la fois plus structurée et plus complète que les précédentes. Il divise le soi en huit rubriques majeures composées de catégories plus spécifiques, faisant ainsi ressortir le caractère multidimensionnel du concept de soi. Ces huit rubriques sont les *caractéristiques attributives* (sexe, âge, etc.), les *rôles* et les *appartenances* (rôles parentaux, statut social), les *identifications abstraites* (aspect existentiel), les *intérêts et les activités* (jugements, goûts, ...), les *références matérielles* (soi physique, image corporelle), les *sensations de soi* (compétence, valeurs morales), les *caractéristiques personnelles* (personnalité, style psychique), les *significations externes* (références situationnelles).

Contrairement à James, Gordon ne fait pas du *soi social* une dimension bien identifiée. C'est à cause de la connotation *sociale* de sa conception du concept de soi. Pour lui, en effet, le concept de soi est une structure constituée d'une multitude d'éléments qui sont en constante interaction les uns par rapport aux autres. Ces éléments réfèrent à l'identité sociale, c'est-à-dire à la mesure dans laquelle l'individu à l'intérieur de ses verbalisations, de ses perceptions personnelles, s'associe ou se dissocie de quelqu'un, ou encore se considère comme partie

intégrante ou comme à l'intérieur du rôle social dégagé de cette perception. Ces divers éléments composant le concept de soi sont formés dès le tout jeune âge à travers le processus de socialisation et plus particulièrement en interaction avec les personnes vraiment significatives.

Fitts est certainement au nombre des auteurs qui ont le plus marqué la recherche sur le concept de soi. Son échelle du concept de soi (1965) a largement été utilisée pour évaluer les diverses facettes de l'estime de soi. Cet instrument propose derrière la dimension *soi social* une conception du soi social qui est plus précise et plus nettement circonscrite que celle de Gordon et plus restreinte que celle de James. Cette dimension recouperait ce que le sujet ressent dans ses relations avec les autres (les proches familiaux étant exclus ici pour être considérés à la dimension *soi familial*): comment se sent-il dans ces interactions? Se considère-t-il à la hauteur? etc...

Cette définition est à toute fin pratique celle qui se retrouvera deux ans plus tard dans les travaux également fort connus de Coopersmith (1967b). A l'instar de Fitts, cet auteur considère que le *soi social* est cette dimension du concept de soi qui réfère au vécu relationnel avec les autres (les membres de la famille étant ici aussi exclus).

L'Ecuyer (1978) a proposé une conception plus ambitieuse de la structure du concept de soi, conception qui devait tenir compte

des meilleurs éléments de définition apparaissant dans la littérature de recherche sur le sujet. Il en est résulté une nomenclature assez complexe dont la présentation ne peut être ni simple ni brève.

L'Ecuyer s'inspire d'abord de Symond (1949, voir L'Ecuyer, 1978) qui avait isolé quatre aspects du concept de soi considérés comme fondamentaux: (1) le soi physique ou perçu, (2) le soi en tant qu'objet de valeur ou d'intérêt (en fait, une sorte de système de valeurs), (3) le soi en tant que système d'activités entreprises dans le seul but de promouvoir ou de défendre son intégrité et (4) le soi en tant que "concept" ou ensemble de qualités ou de défauts.

Partant de ces éléments, L'Ecuyer propose une conception multidimensionnelle où le concept de soi s'articule sur trois paliers successifs. Le premier de ces paliers se compose de quelques dimensions fondamentales appelées "Structures". Chacune de ses structures recouvre quelques régions plus délimitées (ou "sous-structures") du concept de soi, qui partagent entre elles des caractères communs. Enfin chaque sous-structure se fractionne en "catégories". Au nombre de cinq, les structures constituent les grandes régions du concept de soi: le "soi matériel" (perceptions relatives au corps de la personne et à tout ce qu'elle peut posséder), le "soi personnel" (perceptions relatives à la description de soi en termes de qualités, aptitudes, intérêts..., et pouvant également expliquer le sens de conti-

nuité), le "soi adaptatif" (perceptions relatives à des jugements de valeurs que la personne peut adopter à propos d'elle-même et qui sont relatives à l'action qu'elle pose dans le but de maintenir son adaptation), le "soi social" (perceptions qui impliquent que l'individu sort de lui-même en vue d'intégrer la réalité sociale) et le "soi - non-soi" (perceptions relatives à la séparation ou à la différenciation entre ce qui est soi et ce qui se rapporte à autrui, ce dernier pouvant aussi bien représenter un objet qu'une personne). Ces structures s'articulent ensuite en sous-structures: soi somatique et soi possessif, image de soi, valeur de soi et activité de soi, préoccupations et activités sociales, référence à l'autre sexe, référence à l'autre et aux opinions des autres sur soi. Finalement, chaque sous-structure, à l'exception des deux dernières (référence à l'autre et opinion des autres sur soi), se subdivise en catégories (28 au total).

En ce qui concerne le *soi social*, il comporte selon l'auteur deux ensembles de catégories: (1) préoccupations et activités sociales et (2) référence à l'autre sexe. Le premier ensemble fait état des capacités de réceptivité, de domination et d'altruisme. Quant aux éléments contenus dans le second ensemble (référence à l'autre sexe), ils portent principalement sur ce que l'auteur désigne par l'attrait et les expériences sexuelles.

L'articulation des différentes structures, sous-structures et catégories constitue, selon L'Ecuyer, l'organisation interne ou le profil du concept de soi.

Si l'on tient compte de ce que proposent les auteurs intéressés par la structure du concept de soi, il semble admis que cette notion recouvre plusieurs *régions* de la conscience de soi. L'étendue et la nature de ces *régions* dépendent du type et de l'importance caractérisant les relations qu'y vit le sujet, que celles-ci impliquent des objets concrets (y compris son propre corps), des personnes ou encore des valeurs ou attitudes. Parmi ces régions, le *soi social* occupe une place de plus en plus importante à mesure que le sujet s'affranchit de sa famille d'origine. Il est cependant logique de penser que se retrouvent dans ses diverses strates plusieurs dépôts provenant du *soi familial*: en effet, la famille constituant à proprement parler le premier milieu social de l'enfant, il est probable que c'est en son sein que celui-ci va commencer à élaborer les éléments qui joueront ultérieurement un rôle majeur dans sa façon de se sentir et de se concevoir face aux autres, c'est-à-dire dans son *soi social*.

Comme on le constate facilement ici, une réflexion sur la structure du concept de soi n'élimine pas la question de la genèse des éléments de ce qu'on désigne ainsi, pas plus qu'elle n'apporte de données susceptibles de démontrer la supériorité de l'une ou l'autre des thèses qui s'affrontent sur cette question.

Quoi qu'il en soit, il nous suffira, pour l'instant, de retenir que la recherche sur le concept de soi s'est opérée à

l'intérieur d'un grand débat théorique quant à la genèse du soi et en particulier du concept de soi, qu'elle s'y soit référée explicitement ou non. Qu'ils aient ou non pris parti dans ce débat, les auteurs intéressés par la question s'entendent généralement pour circonscrire une région du concept de soi, le *soi social*, qui correspond à ce que le sujet ressent et conçoit à propos de lui-même dans ses relations avec les autres.

1.2.0. Soi social et évaluation de sa justesse:

La question à la base de la présente étude peut maintenant être mieux *cadrée*. Nous nous demandons dans quelle mesure le sujet mésadapté socialement est apte à évaluer la façon dont il est apprécié par les pairs de son environnement quotidien. Cette question porte donc sur le *soi social* tel que l'ont identifié les auteurs cités précédemment. Par ailleurs, si à lui donner réponse d'une manière ou d'une autre, nous ne pouvons viser à trancher décisivement dans le débat concernant les rôles véritables du sujet et de son environnement dans l'élaboration de son concept de soi, nous pouvons tout de même envisager fournir des données susceptibles de relancer ce débat ou aptes à lui donner un éclairage nouveau.

Pour que soit acceptable la position du *courant social* quant au rôle majeur de l'environnement dans l'élaboration du *soi social*, il faut que le sujet puisse être capable d'évaluer correctement ce que pense de lui son groupe de pairs. Car si une telle aptitude n'est pas présente chez le sujet, on peut diffici-

lement postuler qu'il ne puisse faire rien d'autre qu'adopter à son sujet les opinions ambiantes le concernant. Inversement, il nous semble que la constatation d'un hiatus entre *ce que le sujet pense qu'on pense de lui* et *ce qu'on en pense réellement* plaiderait en faveur de la thèse du *courant interactionniste*, qui fait état du rôle structurant joué par le sujet dans les *feedbacks* que lui renvoie l'environnement à son propos.

Il existe déjà dans la littérature de recherche un ensemble de résultats qui ont un rapport direct ou indirect avec le problème mis à l'étude ici. Il importe de les passer en revue dès maintenant.

1.2.1. *L'estime de soi et le statut sociométrique:*

Le premier ensemble de recherches que nous allons considérer porte sur les relations possibles entre la popularité mesurée par le statut sociométrique et l'estime de soi. Même si ces résultats ne renseignent pas directement sur la question de la justesse du soi social, elles jettent un certain éclairage sur la question du rapport entre le *soi social* et les *données factuelles devant le concerner*.

En 1959, Coopersmith laisse entrevoir, à l'aide de résultats de recherche, qu'il y a une relation significative positive entre l'estime de soi et le statut sociométrique; les sujets qui jouissent d'un bon statut sociométrique sont également ceux qui

font preuve du meilleur niveau d'estime de soi. Ces premiers résultats sont confirmés par le même auteur en 1967 dans une étude effectuée auprès de quatre groupes de 12 enfants (Coopersmith, 1967b).

Horowitz (1962) émet l'hypothèse que la relation entre l'estime de soi et le statut sociométrique évolue avec l'âge. Il mène alors une enquête auprès d'étudiants et d'étudiantes de quatrième et sixième années du cours primaire. Ses résultats démontrent une corrélation non significative entre l'estime de soi et le statut sociométrique chez les étudiants de sixième année et une corrélation positive significative chez ceux de quatrième année.

Smith et al. (1973; voir Pépin, 1986) ont, pour leur part, mis en relation le degré de popularité et le niveau d'estime de soi chez des étudiants de quatrième et cinquième années du primaire (55 garçons et 46 filles). Ils ont découvert l'existence d'une corrélation significative positive entre ces deux variables dans les deux groupes d'âge. Ce résultat rejoignait celui de McCandless (1970); selon cet auteur, en effet, il semblait que les individus ayant une haute estime de soi, quel que soit leur âge, sont plus populaires que ceux qui présentent une faible estime de soi.

Dans une étude menée auprès des sujets de la présente recherche, Pépin (1986) a établi qu'il y avait une relation

positive significative entre la dimension *estime de soi sociale* (Coopersmith, 1967a) et le *statut de popularité* (rendant compte du rang de popularité des sujets dans un groupe).

De façon plus générale, bon nombre d'auteurs (Dennis et Peabody, 1962 [voir McGuire, 1968]; Rosenberg, 1965; Coopersmith, 1967b; McGuire, 1968; Mossan et Ziller, 1968; Elder, 1968; Ziller et al., 1969) ont soutenu qu'une estime de soi négative est habituellement associée à l'isolation sociale. Il semble notamment que la probabilité de tenir un rôle passif ou actif dans un groupe (participation aux activités, aux discussions, etc...) soit fonction du niveau de l'estime de soi.

La constatation de la relation positive entre ces deux variables, *i.e. soi social* et *statut sociométrique*, est instructive en elle-même. Toutefois, son interprétation reste difficile: est-ce le soi social qui, déficitaire, entraînerait un statut social plus faible ou, au contraire, est-ce le statut social faible qui causerait un soi social déficitaire? Les résultats présentés ci-dessus ne permettent pas de trancher.

1.2.2. *Soi social et position sociale réelle:*

Les recherches précédemment évoquées laissent voir qu'il existe un lien entre l'estime de soi et la popularité mais elles nous renseignent peu sur la capacité du jeune à évaluer sa propre popularité dans un groupe de pairs. Les études que nous allons

maintenant considérer portent précisément sur cet aspect de la question, c'est-à-dire sur la relation pouvant exister entre le degré de popularité tel qu'entrevu par le jeune et la position sociale qu'occupe réellement celui-ci dans son groupe.

La première de ces recherches est celle de Tyszkowa (1978); elle vise principalement à vérifier l'existence d'une relation entre l'évaluation de la justesse du *soi social* et la position sociale des élèves dans une classe "normale", à évaluer la nature des changements avec l'âge et à examiner la dépendance des changements du soi ("orientation") dans le groupe des pairs avec les différents niveaux de capacité d'évaluation du soi. L'échantillon comprend 146 étudiants de différentes classes, sélectionnés au hasard: 39 sont âgés entre 10 et 11 ans, 32 âgés de 12 ans, 34 âgés de 14 - 15 ans et 41 âgés de 17 - 18 ans.

Tyszkowa se base sur les positions théoriques de Hurlock (1955 [voir Tyszkowa, 1978]). Un des principaux postulats de cet auteur est qu'en tenant compte de l'information reçue, des activités individuelles et des rôles sociaux, l'individu forme et modifie sa conception de soi et son évaluation de soi. "Sa conception de sa propre position dans le groupe demande une comparaison entre soi et les autres membres du groupe et une perception correcte des manifestations de leurs attitudes"¹.

Pour vérifier cette hypothèse, l'auteur utilise plusieurs

¹Tyszkowa, M. (1978) p. 4.

méthodes: un *test sociométrique* pour établir la position de chaque individu dans la hiérarchie sociale (et aussi pour déceler les attractions personnelles et le leadership), un *vote de sympathie ou d'antipathie*, des *observations directes sur les échanges* pour vérifier de quelle façon le sujet avec sa propre position sociale, s'oriente ou se profile dans un groupe de pairs, un *questionnaire sur l'évaluation de soi* et des *échelles de mesure du soi* par rapport aux activités sociales, au caractère, à l'intelligence, à la camaraderie, aux attitudes interpersonnelles et aux attitudes par rapport à soi ("attitude towards self").

Les données issues de ces différentes mesures ont été analysées en tenant compte de la hiérarchie sociale de la classe en comparaison avec l'évaluation de soi effectuée par chaque sujet. Les variables sont mises en relation avec le statut sociométrique tel qu'évalué par le sujet. Les résultats démontrent un lien positif statistiquement significatif entre l'évaluation de soi et la perception de son statut social, une tendance allant dans la direction d'une évaluation plus précise de sa propre position sociale à mesure que l'âge augmente. Ils démontrent en outre que l'incapacité à évaluer avec justesse sa propre position dans le groupe apparaît plus comme un moyen visant à rehausser sa position réelle (l'auteur voit cela comme un mécanisme de défense).

L'étude de Chambliss et al. (1978) examine, de son côté, la

relation entre l'estime de soi, le statut sociométrique, le jugement social, la popularité actuelle dans le groupe des pairs et la précision de l'évaluation du soi social. Cette dernière variable est mesurée en tenant compte du rapport de cohérence entre le *soi social* et le *degré factuel de popularité*. Deux catégories sont ainsi formées: à cohérence forte et à cohérence faible. L'échantillon se compose de 93 étudiants et étudiantes des trois premières années du cours secondaire. Les résultats obtenus confirment l'hypothèse d'un lien entre la variable *précision du soi social* et le *degré factuel de popularité*: les sujets jouissant d'un degré de popularité plus élevé démontrent une capacité supérieure d'évaluer avec justesse le niveau de leur acceptation par les autres. Les résultats suggèrent également que les jeunes filles, comparativement aux sujets masculins, auraient tendance à se décrire comme plus acceptées et populaires qu'elles ne le sont en réalité.

Les deux études qui viennent d'être évoquées ont été menées auprès de sujets conventionnels, c'est-à-dire de sujets appartenant à la population dite "normale". Qu'en est-il de la capacité des sujets présentant des troubles de fonctionnement cognitif ou social à évaluer leur position sociale dans un groupe? Il n'y a, à notre connaissance, qu'une seule étude qui ait été menée auprès d'un tel type de population; il s'agit de celle de Bruininks (1978) qui compare des étudiants ayant des troubles d'apprentissage à des étudiants "normaux" quant aux variables

suivantes: la position sociale, le concept de soi, la perception des positions sociales, les préférences amicales et les besoins interpersonnels.

L'échantillon de Bruininks se compose de 162 enfants de l'école élémentaire de deux villes. Vingt-trois sont identifiés comme ayant des troubles scolaires. Comme instruments, l'auteur utilise une mesure des statuts sociaux ou de popularité des étudiants, le *Peer Acceptance Scale* (Bruininks *et al.*, 1974), une mesure du concept de soi, le *Coopersmith Self-Esteem Inventory* (Coopersmith, 1959) et un instrument de mesure pour vérifier les besoins interpersonnels, le *Fundamental Interpersonal Relations Orientation Behavior* (Schutz, 1967; voir Bruininks, 1978).

Les résultats de Bruininks démontrent que les étudiants ayant des troubles d'apprentissage, de manière statistiquement significative, ont un statut social inférieur par rapport aux autres et se donnent un statut plus élevé que leur statut réel déterminé par la classe et ce, en dépit d'une estime de soi nettement plus faible. L'auteur suggère que ces étudiants surestiment leur statut par défense de leur ego, refusant ainsi d'admettre qu'ils sont différents des autres. Cette position rejoint celle adoptée par Tyszkowa (1978) pour rendre compte de la tendance des sujets à statut plus faible à surestimer celui-ci.

Considérés dans leur ensemble, les résultats qui proviennent des études portant sur la capacité des adolescents à évaluer

correctement leur statut dans un groupe laissent entrevoir qu'il existe une correspondance *entre ce qu'un sujet adolescent pense qu'on pense de lui et ce qu'on pense de lui en fait*, à tout le moins au niveau de son groupe de pairs, à l'école. Toutefois, les rares données qui nous soient accessibles concernant des sujets non conventionnels permettent de penser qu'il peut exister un hiatus entre ces deux variables. Les résultats de Bruininks que nous venons d'évoquer laissent en effet supposer que des sujets en difficulté d'apprentissage surévaluent la façon dont ils sont appréciés dans un groupe.

Anticipant quelque peu sur notre discussion d'ensemble concernant les résultats disponibles, nous sommes d'avis que ce dernier type de données fait entrevoir qu'il y aurait sans doute un avantage à étudier la façon dont d'autres sujets non conventionnels, les mésadaptés socio-affectifs, évaluent leur propre statut social et le degré de réalisme de cette évaluation. Ces adolescents font preuve d'une difficulté majeure dans leurs relations avec les autres. À ce titre, ils constituent une classe de sujets particulièrement intéressante à étudier; en effet, précisément parce que le *rapport à l'autre* est problématique chez eux, ils apparaissent comme un terrain de choix pour étudier l'interaction *entre ce qu'un sujet pense de lui dans ses rapports avec les autres et ce que ceux-ci pensent de lui réellement*. C'est la raison pour laquelle, à défaut de pouvoir compter dans leur cas sur des données comparables à celles produites par Tyszkowa,

Chambliss et Bruininks, nous allons maintenant considérer ce que révèlent les résultats de recherche les concernant sur l'un ou l'autre aspect de la question étudiée par la présente recherche.

1.2.3. *Concept de soi, soi social et mésadaptation socio-affective:*

Le débat théorique concernant l'influence du milieu ambiant dans la genèse du concept de soi, débat à l'intérieur duquel nous avons situé notre propre questionnement, s'est étendu au champ de la criminologie au cours des années 1970 (Empey, 1975). La position du *courant social* a été appliquée aux cas des délinquants par les auteurs tenants de la théorie dite de l'*étiquetage* ("Labeling"). Selon cette théorie, c'est par le jeu subtil des attributions de rôles ou de caractéristiques négatives de la part de l'entourage et des institutions intervenantes qu'un sujet en viendrait à se concevoir comme délinquant et à se convaincre de le demeurer (Bradeley et Newhouse, 1975; Rosenberg, 1979; Stager *et al.* 1983).

La théorie de l'*étiquetage* a joué un rôle important dans la conception de l'idéologie et des structures d'intervention auprès des délinquants tant aux Etats-Unis qu'au Canada, au cours de la deuxième partie de la décennie '70 (Empey, 1975). Au Québec, par exemple, la Loi sur la Protection de la jeunesse, mise en application en 1979, comporte plusieurs mesures qui témoignent des préoccupations des théoriciens du *labeling*: mise sur pied de la fonction du directeur de la protection de la jeunesse, réduction

du rôle du juge pour jeunes, restriction des cas à référer au Tribunal de la Jeunesse, etc...

Si l'impact de cette théorie n'est plus ce qu'il a été², c'est tout autant parce qu'elle a été indirectement mise en difficulté par les résultats de recherche qu'elle s'est avérée insatisfaisante à l'usage dans l'intervention. Au plan de la recherche, par exemple, Chasin et al. (1981) ont constaté que les adolescents pouvaient accepter que l'étiquette de déviance s'applique à eux tout en rejetant les connotations négatives qui y sont rattachées par leurs pairs non déviants. Ils peuvent également être en désaccord avec les normes sociales et effectuer une évaluation positive de leur groupe, ayant ainsi une estime d'eux-mêmes qui n'est pas négative. Ces résultats sont corroborés par bon nombre d'autres. Par ailleurs, Minor et ses collaborateurs (Minor et al., 1984), comparant des délinquants à des non-délinquants au plan de l'image de soi, produisent des résultats démontrant qu'il n'y a sur ce plan aucune différence entre les sujets des deux groupes pris globalement.

Des résultats de ce genre laissent entrevoir que les sujets délinquants n'adoptent pas purement et simplement les jugements de

²La loi canadienne sur les jeunes contrevenants, votée en 1982, s'inspire principalement d'un courant fort différent: on y vise avant tout à *responsabiliser* le jeune face à son agir délinquant. D'aucuns ont prétendu que la Loi de la Protection de la jeunesse avait eu comme effet de *déresponsabiliser* l'adolescent par rapport à ses délits, de l'amener à les considérer comme des indices de sa propre *victimisation* de la part de son milieu (Boscoville, 1980).

l'entourage les concernant; bien au contraire, ils les intègrent dans leur perspective sur eux-mêmes et sur leur groupe de référence, doivent-ils pour cela les distordre ou encore opérer à l'endroit de leurs éléments une sélection écartant les données embarrassantes.

Cela étant, il importe de nous demander si la recherche sur la population des délinquants et, plus globalement, des mésadaptés socio-affectifs a produit des résultats susceptibles de nous éclairer quant au problème spécifique que nous avons mis à l'étude: les jeunes appartenant à cette catégorie peuvent-ils évaluer correctement leur niveau d'acceptation dans un groupe? Il n'y a pas, pour ces jeunes, de données comparables à celles produites au sujet des adolescents conventionnels. Il y a toutefois un certain nombre de données qui méritent d'être mentionnées ici. Ainsi, il semble bien établi que les jeunes en situation d'inadaptation sociale font montre d'un *soi social* significativement plus faible (Fitts et Hammer, 1970; Bradeley et Newhouse, 1975; Achille et LeBlanc, 1977). Il y a toutefois des résultats qui font voir que l'estime de soi peut être élevée si le jeune est fortement identifié à une sous culture délinquante (Hall, 1966; Schwartz et Styker, 1970; Kaplan, 1975).

Il semble assez bien établi par ailleurs que le *soi social* des mésadaptés socio-affectifs puisse évoluer au fil d'un séjour en internat. C'est du moins ce que laissent entrevoir les données de Fitts et Hammer (1970), celles de Bossé et LeBlanc (1979). Les

données de ces auteurs ne permettent pas de voir si cette évolution résulte principalement d'un impact du milieu thérapeutique sur le sujet, ni d'une conscience plus précise du degré d'acceptation du sujet par son groupe de vie en internat. En fait, les données de Bossé et LeBlanc (1977) permettent de croire que les sujets qui quittent précocément l'internat évoluent de manière sensible à la même variable au cours des deux années qui suivent, de toute façon.

Se pourrait-il que la capacité des délinquants d'évaluer le degré de leur acceptation dans un groupe soit fonction de leur niveau de développement affectif? C'est une hypothèse que suggèrent les tenants de la perspective différentielle, Sullivan et al., (1957) et Quay et al., (1959). D'après ces auteurs, les sujets d'un niveau moins avancé feraient preuve d'une incapacité marquée à saisir la façon dont ils sont vus et appréciés par les autres; ils interprètent les comportements des autres qui leur sont favorables comme quelque chose qui leur est dû et ils voient les comportements défavorables comme des frustrations injustifiées. Chez ces sujets, les attitudes négatives d'autrui auraient un impact majeur au niveau de leur concept de soi. Si, par contre, le jeune a un niveau de développement plus avancé, de type névrotique, par exemple, il sera capable d'apprécier d'une manière réaliste la façon dont il est considéré et apprécié dans un groupe. Il sera également capable d'interpréter les comportements des autres à son endroit selon une grille beaucoup plus raffinée,

selon des critères capables de tenir compte du caractère intrinsèque des motivations des autres; ces motivations ne seraient plus jugées en fonction des besoins et de l'égoïsme de celui que les comportements se trouvent à frustrer.

Bernstein (1981) est l'un des rares chercheurs à avoir tenté de vérifier cette perspective mise au point, insistons là-dessus, par des intervenants sur la base de leur pratique clinique. Tenant compte de la typologie de Quay et al. (1959), il a cherché à évaluer le degré de maturité des délinquants au niveau des perceptions de soi et des autres. L'auteur formule deux hypothèses: les délinquants auraient un retard au niveau de leur perception de soi et des autres et ce retard serait plus marqué auprès des délinquants psychopathes que ceux névrotiques ou sous-culturels. Il postule que la conscience de soi d'un sujet dépend de sa capacité à "se voir comme objet" et à identifier les perspectives des autres. Les trois types utilisés par l'auteur se caractérisent comme suit. Le psychopathe est le délinquant insensible socialement et engagé dans des comportements anti-sociaux. Ses comportements délictueux sont suivis de très peu de culpabilité et de remord. Le délinquant névrotique, dans un sens, est plus socialisé et agit plus en fonction de conflits intérieurs. Le sujet de ce type souffre d'une extrême sensibilité, d'un fort sentiment d'infériorité, de culpabilité, d'anxiété et de dépression. Les délinquants sous-culturels apparaissent eux aussi assez bien socialisés mais sont enclins à prôner la délinquance avec les pairs pour s'opposer aux figures d'autorité.

Les résultats de Bernstein indiquent qu'il n'y a pas de différence statistiquement significative entre les 40 délinquants et les 40 non-délinquants au niveau des perceptions de soi et des autres. Par contre, il ressort de ces mêmes résultats que le psychopathe fait preuve d'un retard certain aux deux plans par rapport au névrotique.

D'autres auteurs (McColgan, 1975; MacDonald 1976) ont également suggéré qu'il pourrait y avoir une déficience chez les délinquants dans la capacité de se voir comme objet. MacDonald (1976), pour un, a observé que les rôles à prendre ou la "capacité à se mettre dans la peau d'un personnage" était en corrélation avec le degré d'inadaptation du délinquant: le délinquant psychopathe a une capacité inférieure à celle du délinquant sous-culturel. Ce résultat va dans la même direction que celui précédemment évoqué de Bernstein (1981). Si cette hypothèse différentielle vaut pour les délinquants entre eux, les données de recherche ne permettent de l'utiliser pour différencier délinquants et non-délinquants. Ainsi, voulant comparer la capacité de ces deux types de sujets à assumer des rôles (son propre rôle, celui du professeur, celui du chef de police, etc...), Mullis et Hanson (1983) n'ont pu dégager des différences entre les deux populations. Les auteurs suggèrent que leurs sujets, délinquants ou non délinquants, sont à 14 ou 15 ans dans une phase de transition dans leur développement cognitif; ils soutiennent que, de ce fait, il aurait été plus approprié de les étudier non pas

sous l'angle de leur appartenance à l'une ou l'autre catégorie mais bien plutôt en tenant compte de leur niveau d'adaptation psychologique, donnant ainsi du crédit à la perspective différentielle.

L'inventaire des données disponibles concernant le *concept de soi*, le *soi social* et la *conscience de soi comme objet* des sujets qui éprouvent des difficultés d'adaptation sociale nous place devant une réalité relativement diversifiée. Il semble acquis que le *soi social* de ces sujets soit une dimension d'eux-mêmes accessible au changement, encore que ses processus et ses facteurs d'évolution soient peu ou pas du tout élucidés. Par ailleurs, bon nombre d'auteurs soutiennent, essentiellement sur la base de données provenant de la clinique, que les sujets délinquants (probablement comme les sujets non délinquants) font preuve d'un degré de conscience d'eux-mêmes et de conscience de leur niveau d'acceptation par les autres qui est bien davantage fonction de leur niveau d'organisation affective que de leur appartenance à la catégorie des délinquants. Sans qu'on puisse les considérer comme une vérification stricte de cette hypothèse, un certain nombre d'études font montre de résultats qui vont dans cette direction. Tel est le bilan auquel, en toute prudence, nous pouvons nous livrer au terme de cette rapide incursion dans ce domaine de recherche sur les sujets identifiés comme délinquants.

1.3.0. Problématique et hypothèses:

Dans quelle mesure les sujets mésadaptés socio-affectifs sont-ils capable d'apprécier correctement le niveau de leur acceptation par les autres? Telle est la question que nous avons jugé bon de mettre à l'étude. La pertinence de cette question s'établit bien plus au niveau de la réflexion théorique qu'à celui de la pratique ou de l'intervention. Nous avons proposé, en tenant compte des courants qui se sont affrontés sur la question de la genèse et l'évolution du concept de soi en général et du *soi social* en particulier, que la réponse à cette question est de nature à fournir des indices utiles sinon pour trancher le débat, à tout le moins pour obliger les auteurs de l'un ou l'autre courant à modifier quelque peu leur position. Il serait en effet assez difficile de continuer à soutenir avec aise que le *soi social n'est que la résultante de ce que l'environnement convoie au sujet en terme de feedbacks sur sa propre réalité* s'il était démontré que le sujet n'arrive pas à évaluer correctement ce que le milieu ambiant pense de lui.

La revue des travaux des auteurs qui se sont intéressés à cette question (Tyszkowa, 1978; Chambliss et al., 1978; Bruininks, 1978) a permis de constater que les adolescents font une juste évaluation du niveau de leur acceptation par les autres et que pour eux, il y a une bonne correspondance entre *ce qu'ils pensent qu'on pense d'eux* et *ce qu'on en pense réellement*. Il faut cependant s'empresser de rappeler que Bruininks a démontré qu'il

en va autrement pour les sujets aux prises avec des problèmes d'apprentissage: ceux-ci, à la lumière des sujets moins populaires de l'échantillon de Tyszkowa (1978), surestiment leur statut social auprès de leurs pairs, de façon, suggèrent les deux auteurs, à protéger leur ego.

Dans ce contexte, il devient pertinent de chercher à savoir de quelle performance sont capables sur le même plan les sujets aux prises avec des difficultés de relations sociales. Il faut en effet constater que les sujets des trois recherches menées dans le domaine qui nous intéresse appartenaient à la catégorie des sujets conventionnels, exception faite des 23 sujets de Bruininks présentant des difficultés d'apprentissage. Qu'en est-il de ceux qui précisément sont confrontés à des difficultés de relations avec les autres ou avec les institutions sociales? N'y a-t-il pas là une catégorie de sujets dotés de caractéristiques dont l'étude risque d'être très profitable pour clarifier cette question des influences possibles de l'ambiance sur le concept de soi et sur le *soi social*?

La prise en compte des données liées plus ou moins directement à la question du *soi social* et de la *conscience de soi en tant qu'objet* (et possiblement en tant qu'objet pour les autres) nous suggère d'envisager l'éventualité que si les choses ne sont pas forcément différentes chez les adolescents mésadaptés socio-affectifs (considérés comme groupe) par rapport aux sujets conventionnels, il pourrait en aller différemment chez les sujets

plus égocentriques par rapport aux sujets plus développés au plan affectif.

Il est en outre possible que, comme les sujets conventionnels correspondants, les sujets mésadaptés socio-affectifs dotés d'un statut social *inférieur* ou *négalif* tendent à surestimer ce statut. Enfin, il faut également considérer que l'âge puisse jouer un rôle dans la capacité d'évaluer son statut, les sujets plus âgés étant logiquement davantage conscients de ce qu'ils provoquent chez les autres.

Tenant compte de tous ces préalables, il nous apparaît pertinent de soumettre à l'épreuve des faits les hypothèses suivantes:

- H₁: Il y a, chez les sujets mésadaptés socio-affectifs, une relation positive entre le niveau de popularité tel qu'évalué par le sujet et celui tel qu'il existe en fait.
- H₂: Les plus populaires de ces sujets évaluent plus justement leur degré de popularité que les moins populaires.
- H₃: Le niveau d'égocentrisme de ces sujets vient influencer, de façon négative, la justesse de cette évaluation.
- H₄: L'âge de ces sujets vient influencer positivement la justesse de cette évaluation.

Chapitre deuxième

LA METHODOLOGIE

Le deuxième chapitre décrit la méthodologie utilisée pour l'expérimentation de cette recherche. L'échantillon des sujets, les instruments de mesure utilisés ainsi que le déroulement de l'expérience y sont successivement présentés.

2.1. Les sujets

L'échantillon de cette étude se compose de 86 adolescents et de 13 adolescentes pour un total de 99 sujets âgés de 12.75 ans à 20 ans. L'âge moyen est de 15.849 ans avec un écart-type de 1.339.

Au moment de la cueillette, ces sujets résident soit en foyer de groupe (34 sujets), soit en centre d'accueil (42 sujets) ou en centre sécuritaire (23 sujets). Ces centres spécialisés pour mésadaptés socio-affectifs se retrouvent dans les régions de Trois-Rivières, Drummondville et Québec. Ils sont répartis dans treize unités dont onze unités de garçons et deux unités de filles; cinq de ces unités sont situées dans des centres d'accueil, trois dans des centres sécuritaires et cinq en foyers de groupe. Des unités pour filles, l'une se trouvait en centre d'accueil et l'autre, en centre sécuritaire. Le nombre d'adolescents ou d'adolescentes par unité varie entre cinq et douze (voir *statistiques descriptives* en Appendice A).

La majorité des sujets étaient québécois francophones à l'exception de deux québécois anglophones bilingues et un immigrant de nationalité haïtienne.

La fréquentation scolaire se partageait en trois secteurs: 60 du secteur régulier, 23 du secteur en adaptation scolaire et 15 au professionnel court. Ainsi 87% des répondants fréquentaient les niveaux allant du secondaire I au secondaire IV.

La durée du séjour des adolescent(e)s dans leur unité respective au moment de leur expérimentation variait entre 0.10 mois et 22.07 mois pour une moyenne de 5.13 mois avec un écart-type de 0.473.

Lorsque les statuts sociométriques furent déterminés, les sujets se distribuaient de la façon suivante: 20 populaires, 4 négligés, 2 isolés, 17 rejetés et 57 sans aucun statut défini.

De plus, tous les jeunes de l'échantillon étaient soit sur des mesures volontaires ou sous le coup de mesure judiciarisée (délits, jeune dont le développement est compromis) en référence à la loi de la Protection de la jeunesse ou à la loi sur les jeunes contrevenants. De par leur statut, ils répondaient aux critères définissant une population de mésadaptés socio-affectifs (Algan 1980).

2.2. Les variables

Nous allons vérifier la relation entre une première variable, *i.e.* le niveau estimé par le sujet de sa propre popularité (variable dépendante) et une seconde variable, le statut dans le groupe (variable indépendante). Ce statut sera évalué de deux façons: la première tient compte des cinq catégories habituelles

du statut sociométrique (*populaires, négligés, isolés, rejetés, sans statut précis*); la deuxième manière prend en considération le *rang* (ou *statut*) de *popularité* que se trouve à occuper le sujet dans son groupe. Si l'une et l'autre manière implique la compilation des choix positifs obtenus par le sujet auprès de ses pairs, la deuxième manière permet cependant d'attribuer un statut précis à tous les sujets, ce que ne permet pas le *statut sociométrique* qui laisse sans statut défini près de 60% des sujets de l'échantillon.

Le jeu d'un certain nombre de variables intermédiaires ou possiblement interférentes a également été mis à l'étude. Le niveau d'égoïsme et l'âge ont été retenues comme variables susceptibles d'influencer la relation supposée entre le statut dans le groupe évalué par le jeune et celui déterminé par le groupe.

2.3. Les mesures utilisées

2.3.1. *Statut sociométrique et rang de popularité:*

Afin de déterminer le statut sociométrique ainsi que le statut de popularité de chaque sujet dans la même unité de vie, deux questions furent posées à chacun: "Si tu avais à choisir tes compagnons de table pour les repas, nomme trois compagnons que tu préférerais voir à la même table que toi. Nomme-les par ordre de préférence, en commençant par celui avec lequel tu aimerais le

mieux te retrouver" "Quels sont les trois compagnons avec qui tu n'aimerais pas te retrouver à la table? Nomme-les par ordre, en commençant par celui avec lequel tu aimerais le moins te retrouver" (voir *Questionnaires* en Appendice B).

Ces deux questions sur les choix positifs et négatifs ont été retenues puisque le sujet est amené à choisir selon des critères d'ordre affectif et non sur des critères de compétence sportive, académique ou autre. De plus, pour assurer la bonne validité de ce questionnaire, il fallait opter pour un critère de choix qui invitait le sujet à répondre directement, sans prendre des détours. D'après Bastin(1961), dans une telle situation de test, si un critère trop hypothétique ou abstrait est utilisé, l'adolescent n'est pas enclin à donner une réponse sincère car il lui est difficile d'en voir un avantage pour lui et ainsi, il ne peut s'impliquer facilement. Il faut éviter d'avoir recours à un mode d'évaluation extérieur, par exemple, aux informations des adultes, qui peuvent biaiser par leurs valeurs et leurs attentes les relations telles qu'elles s'établissent ou sont susceptibles de s'établir entre les pairs ou encore, qui ne peuvent, même dans l'hypothèse d'une stricte observation de ce qui se passe en termes de relations, tenir compte de ce qui n'est pas réalisé par les jeunes au plan des associations tout en étant fortement désiré par eux. Ce sont les raisons pour lesquelles bon nombre de chercheurs se fient aux évaluations sociométriques des pairs. De nombreuses études ont pu démontrer l'utilité, la fiabilité et la validité de ces évaluation (Asher, Morkell et Hynel, 1981).

2.3.2. Questionnaire pour l'estimation du statut dans le groupe:

Le deuxième instrument vise à établir l'estimation du statut de popularité du jeune. Les instruments utilisés par Chambliss et al., (1978) ou par Bruininks (1978), conçus pour des sujets fréquentant un milieu scolaire, nous ont paru inadaptés pour les fins de la présente recherche: d'une part, contrairement au cas des études mentionnées précédemment, le milieu relationnel de nos jeunes était leur *milieu de vie* et un milieu de vie à caractère institutionnel; d'autre part, le grand nombre de tests (rendu nécessaire par le fait que trois études différentes et complémentaires étaient menées conjointement sur les mêmes sujets) imposait un certain nombre de contraintes quant à la relative concision et la rapidité d'utilisation de ceux qui allaient être choisis²⁹.

C'est pourquoi nous avons pensé que, pour établir l'estimation par le jeune de son statut dans le groupe, la façon la plus simple et la plus précise était de procéder par une question directe: "Selon quel degré t'estimes-tu populaire et aimé dans ton groupe? Le plus aimé _____. Le moins aimé _____. Si tu n'est pas dans ces deux extrémités, donne le rang que tu crois

²⁹Idéalement, à cause de leurs caractéristiques propres et des contraintes du programme de leur unité de vie, les sujets ne devaient pas être mobilisés pour plus de 30 minutes en moyenne.

occuper ____/____." Il nous est apparu que ce court questionnaire, assez proche du questionnaire à visée sociométrique tant au plan du contenu qu'à celui de la forme, pouvait faciliter l'analyse et l'interprétation des données (voir *Questionnaires* Appendice B).

2.3.3. *Echelles utilisées pour mesurer l'égoцентризм:*

Pour mesurer l'égoцентризм du sujet, nous avons utilisé l'échelle autisme de l'inventaire Jesness (1966) et celle du *psychotisme* du Eysenck (Eysenck et Eysenck, 1971). Du point de vue de leur concepteur, ces tests ont été mis au point pour discriminer délinquants et non-délinquants (ou délinquants non persistants). Il importe de noter que C.F. Jesness a cherché à élaborer un test de personnalité du genre *self-report* permettant d'établir le niveau de maturité interrelationnelle d'un adolescent, en tenant compte de la théorie différentielle de Grant, Grant et Sullivan, théorie que nous avons évoquée au chapitre précédent (Sullivan *et al.* 1957).

L'inventaire Jesness et le test Eysenck ont été largement utilisés dans la recherche sur la délinquance, particulièrement au cours des quinze dernières années. Ils ont été traduits et validés pour la population des jeunes québécois par les chercheurs du G.R.I.J. de l'Université de Montréal (Forget, 1977; Côté, 1977; Côté *et al.*, 1978; Fréchette, 1980; Massé, 1982; Côté et LeBlanc, 1983).

Des échelles constitutives des ces deux tests (onze pour le

Jesness et quatre pour le Eysenck), l'autisme et le *psychotisme* sont ressorties comme des mesures remarquablement utiles pour discriminer au plan psychologique non seulement les délinquants des non-délinquants mais également parmi les sujets délinquants eux-mêmes, ceux chez qui l'agir asocial va se chronifier de ceux pour qui ce type de comportement n'aura été que passager (Fréchette et LeBlanc, 1987).

Il s'est avéré en outre que ces deux échelles, utilisées de manière complémentaire, constituaient des moyens relativement fiables pour mesurer un aspect de ce que Fréchette et LeBlanc (1987) nomment la *primitivité* du sujet mésadapté socio-affectif, primitivité qu'ils décrivent comme suit:

"La primitivité correspond à un mode de fonctionnement marqué par des mécanismes rudimentaires et à orientation régressive, telles la tendance à donner aux besoins personnels une priorité stricte, l'absence de distance critique, l'entraînabilité et l'imprévisibilité, l'intolérance à la tension, l'inadaptation à la durée, etc. L'individu 'primitif' dispose de peu de critères d'évaluation et fait primer la recherche du plaisir, la satisfaction immédiate, les impressions superficielles, les attraits momentanés".⁴

Selon les mêmes auteurs, trois traits ou aspects secondaires étoffent la dimension *primitivité*: l'irréalisme, le fatalisme et l'égotisme. Ce dernier aspect est précisément celui que concourent à mesurer l'autisme et le *psychotisme*. Voyons comment Fréchette et LeBlanc le décrivent:

⁴*Délinquances et délinquants*, p.199.

"L'*égotisme* résulte de la persistance du narcissisme infantile et se traduit par une vision du monde où domine l'extérodétermination, le sujet considérant les normes et les interdits comme des contraintes strictement exogènes, d'où l'autolégitimation, la faiblesse des impératifs moraux personnels, la dévalorisation d'autrui et la fausse image de soi".⁵

L'*égotisme* de Fréchette et LeBlanc correspond tout à fait à ce que nous cherchons à mesurer sous la notion d'égoïsme. C'est pourquoi nous nous sentons justifiée d'avoir recours aux échelles de l'*autisme* et du *psychotisme*.

Mais à quoi réfère chacune de ces échelles au plan de leur contenu? L'échelle de l'*autisme* reflète "une certaine distorsion de la perception. Cette tendance découle d'un désir inconsidéré de satisfaire à ses propres besoins. L'organisation et la perception du sujet sont typiquement irréalistes et le "moi" n'apparaît pas clairement distinct, dans son propre esprit, du non-moi"⁶. L'échelle du *psychotisme* vise à déterminer "la tendance du sujet à se sentir étranger à autrui, à être indifférent, à faire souffrir les autres (...). Le sujet se rend peu compte de ce qu'il provoque chez les autres, l'autre n'étant perçu qu'en terme de barrière ou de menace"⁷.

Biron (1979) a procédé à une épuration du Jesness et du Eysenck dans le but d'améliorer la cohésion interne des échelles et le caractère d'homogénéité et ainsi faciliter le travail

⁵*Op. cit.*, p. 199.

⁶Biron, 1979, p.6.

⁷*Ibid.*, p. 23.

d'interprétation. Cet auteur a effectué une analyse d'item pour éliminer, dans un premier temps, les énoncés dont les coefficients ne rencontraient pas le critère de .10 avec la majorité des autres énoncés. Parallèlement, les item ont été analysés en fonction de leur échelle selon l'association item-score total. Une fois cette démarche terminée, les énoncés qui restaient furent soumis à l'examen d'autres chercheurs afin de déterminer si oui ou non leur contenu reflétait les définitions théoriques présentées par le Jesness et le Eysenck.

Il s'est avéré que ce travail d'épuration accompli par Biron a amélioré les deux instruments car, tout en faisant disparaître des item dont le sens était manifestement discordant avec celui de leur propre échelle, elle a pu maintenir des coefficients de fidélité au moins égaux sinon supérieurs à la version originale. C'est la raison pour laquelle nous avons choisi d'utiliser cette version de l'instrument pour les besoins de notre propre recherche (on trouvera en *Questionnaires* à l'Appendice B un exemplaire de chacune de ces échelles).

2.4. Déroulement de l'expérience

Le présent travail s'inscrit dans le cadre de trois recherches devant étudier les sujets d'un même échantillon sous des aspects différents. L'expérimentation s'est effectuée sous les soins de trois chercheurs-examineurs, ce qui a permis de

rejoindre un échantillon plus large.

2.4.1 *Mode de passation*

Les passations ont lieu par petits groupes de deux ou trois sujets, chaque examinateur prenant la responsabilité d'un groupe. Un tel fonctionnement présente certains avantages. D'abord, il permet d'exercer un meilleur contrôle de la discipline et d'éviter un chahut au coeur duquel les jeunes se souffleraient les réponses etc... Ensuite, les sujets ayant un niveau académique et/ou intellectuel faible peuvent éprouver des difficultés de compréhension à l'égard de certains mots ou questions, difficultés susceptibles d'affecter la valeur de leurs réponses. Le climat créé par ces petits regroupements favorisent la possibilité de demander des explications et permet d'éviter de retrouver un trop grand nombre de questions inadéquatement résolues ou carrément laissées sans réponse. Par contre, la passation en petit groupe présente certains inconvénients. Il comporte notamment le risque de voir les sujets communiquer entre eux lors des changements. Un tel danger a pu être enrayé par une demande explicitement faite aux adolescent(e)s de ne pas discuter entre eux de tests et aux éducateurs, de surveiller que cette consigne soit respectée. Bien entendu, les éducateurs et éducatrices étaient absents de la pièce où s'effectuait la passation et ce, afin de créer un climat de confiance et de diminuer les résistances vis-à-vis certaines questions portant sur les éducateurs ou sur des comportements prohibés (par exemple, l'utilisation de drogue).

2.4.2. *Préparation des sujets et consignes:*

Avant chaque visite dans une unité, les éducateurs et éducatrices prévenaient leur groupe de notre passage et préparaient les jeunes afin de diminuer l'effet de surprise, les mésadaptés socio-affectifs éprouvant facilement de l'anxiété ou de la méfiance devant la nouveauté. Les éducateurs et éducatrices les informaient que des étudiantes de l'Université du Québec à Trois-Rivières faisaient une recherche sur la vie des jeunes en centre d'accueil et voulaient les rencontrer. Durant cette rencontre, elles leur demanderaient de remplir un questionnaire, pour mieux les connaître. Il était dit aux jeunes que leur participation au projet n'était pas obligatoire.

Ainsi lors de notre arrivée, une rencontre avec le groupe des jeunes avait lieu pour nous permettre de tenir à peu près le même discours que celui des éducateurs et éducatrices, en précisant certains points et en répondant aux questions soulevées par la démarche. Nous leur disions notamment que la recherche à laquelle ils allaient prendre part portait sur le vécu de plusieurs adolescents et adolescentes de différentes institutions et de différentes régions (Québec, Drummondville, Trois-Rivières). L'objectif de cette recherche était de parvenir à une meilleure compréhension de la vie des jeunes en centre d'accueil. Personne n'était obligé de participer mais leur collaboration était très précieuse pour nous et notre travail

universitaire. Enfin les résultats individuels ne seraient communiqués ni aux éducateurs, ni à aucune autre personne. Nous donnions l'assurance que les questionnaires une fois remplis seraient codifiés puis détruits à la fin de la recherche.

Venait ensuite l'énoncé des consignes fait par sous-groupe: "Nous remettrons à chacun un questionnaire. Vous devrez répondre à tous les énoncés par "Je suis comme ça", "Je ne suis pas comme ça", "Oui", "Non", "Vrai" ou "Faux", selon le cas. Il n'y a pas de bonnes, ni de mauvaises réponses. Vous n'aurez pas de limite de temps pour répondre aux questions. Deux questions porteront sur votre vie de groupe avec vos compagnons. Nous vous demandons de ne tenir compte que des garçons (ou filles) qui vivent avec vous présentement dans cette unité-ci. S'il y avait une question que vous ne compreniez pas, vous n'aurez qu'à lever votre main et nous irons vous voir. Vous allez maintenant vous diviser par petits groupes de deux (ou de trois) et venir avec nous tandis que les éducateurs et éducatrices demeureront dans cette pièce-ci".

2.4.3. *Identification des questionnaires et renseignements demandés*

Chaque sujet devait inscrire son nom, son prénom, sa date de naissance, sa date d'entrée dans l'unité, son degré de scolarité ainsi que son secteur d'études (régulier, irrégulier, professionnel court ou professionnel long). De plus, à la fin des passations, nous vérifions si les renseignements recherchés

étaient présents.

L'inscription du nom et du prénom sur le questionnaire a provoqué des résistances qui ont pu être surmontées. N'ayant pu obtenir avant notre visite la liste des noms des sujets afin de leur attribuer un numéro arbitraire dans le but de conserver l'anonymat, il devenait primordial de pouvoir identifier l'auteur des réponses afin d'établir le statut sociométrique. Naturellement, cette demande provoquait certaines réticences causées par la crainte de voir les données dévoilées aux éducateurs. Une fois les garanties de confidentialité reconfirmées, tous acceptèrent d'inscrire leur nom et prénom. Notre statut de personnes extérieures aux services et d'étudiantes a également favorisé cette confiance.

2.4.4. *Ordre de passation des tests*

L'ordre de passation fut comme suit:

- Test sociométrique concernant les jeunes eux-mêmes.
- Question d'auto-évaluation sur sa popularité dans le groupe de pairs.
- Questions sociométriques portant sur les éducateurs (questionnaire employé pour les fins d'une autre recherche).
- Coopersmith's Self-Esteem Inventory (version française) (test utilisé pour les fins d'une autre recherche).
- Echelles du Jesness (autisme) et du Eysenck (psychotisme)

2.4.5. *Participation*

Comme nous l'avons signalé précédemment, la participation à cette recherche fut laissée libre aux jeunes. Toutefois le nombre de refus fut faible: au niveau des questions sociométriques il fut nul; pour les échelles du Jesness et Eysenck, un seul n'a pas répondu à l'autisme et deux jeunes n'ont pas complété le *psychotisme*. L'un de ces participants a dû partir avant la fin, à cause de son implication dans une activité à l'extérieur de l'établissement.

Chapitre troisième

PRESENTATION ET ANALYSE DES RESULTATS

Le contexte théorique et la problématique de cette recherche ayant été définis, ses hypothèses ayant été clairement présentées, sa méthodologie et ses instruments de cueillette de données ayant été décrits, il convient maintenant de présenter et d'interpréter les résultats qui ont été obtenus. C'est ce à quoi nous allons nous employer dans le présent chapitre, procédant d'une manière qui tient compte de l'ordre de présentation des hypothèses.

3.1. Présentation des résultats:

Cette sous-division comprend elle-même trois parties où sont présentés les résultats concernant chacune des quatre hypothèses.

3.1.1. *Mise en relation de la popularité estimée avec le statut donné par le groupe:*

A la lumière des données disponibles concernant les sujets considérés comme délinquants, nous ne pouvons qu'envisager que, pris comme groupe, les sujets mésadaptés socio-affectifs pouvaient être en mesure d'estimer le niveau de leur acceptation par les autres. La lecture des résultats apparaissant au tableau 1 à la page suivante permet de constater que la relation entre la popularité estimée et la popularité réelle n'a pas une force suffisante pour que soit rejetée l'effet du hasard ($P < .05$). Il faut tout de même constater que, si elle n'est pas significa-

 TABLEAU 1

Relation entre popularité estimée et popularité réelle (N=99)

r de Pearson	.1249
Niveau de signification	P < .11

tive au plan statistique, cette relation va dans le sens (positif) que nous attendions et, en outre, son niveau de signification est tout juste au-dessus de ce que nous pourrions estimer comme une tendance (*i.e.* P < .10).

Donc, contrairement à ce que nous supposions, rien n'indique avec suffisamment de certitude que les mésadaptés socio-affectifs soient capables, comme groupe, d'estimer avec une relative justesse dans quelle mesure ils sont appréciés par leur pairs.

3.1.2. *La performance d'estimation des groupes extrêmes: populaires versus non-populaires:*

Si la performance des sujets de notre échantillon est telle considérée globalement, se pourrait-il que ce résultat de groupe cache une performance nettement meilleure d'une certaine catégorie d'entre eux, performance qui serait occultée par celle nettement inférieure d'une autre catégorie de sujets? Ainsi, se pourrait-il que les sujets plus populaires évaluent mieux leur statut dans le groupe que les sujets non populaires? C'est une hypothèse qui peut

être posée, si l'on prend en considération les résultats des recherches qui ont été menées sur le sujet auprès d'adolescents conventionnels (Tyszkowa, 1978; Chambliss et al., 1978; Bruininks, 1978).

Pour procéder à la vérification de cette hypothèse, nous avons jugé bon de ne considérer que quatre des cinq catégories de sujets, les 57 sujets sans statut défini ayant été laissés de côté pour une raison évidente: ces sujets peuvent tout aussi bien se retrouver près des populaires que des non-populaires et les considérer revient à réfléchir dans les mêmes termes qu'à la section précédente. De plus, il importe de préciser que les quatre catégories restantes ont été ramenées à deux (*populaires* versus *non-populaires*), les sujets isolés, les sujets négligés et les sujets rejetés composant le regroupement des *non-populaires*.

Pour pouvoir procéder à une étude comparative de la performance de ces deux groupes, il nous a semblé pertinent de créer une variable qui permet de cerner la justesse de l'estimation du statut dans le groupe. Une telle variable résulte tout simplement de la différence entre le rang de popularité effectivement attribué par le groupe et celui que s'attribue le sujet (autrement dit, son rang de popularité tel qu'estimé par lui).

Les résultats de cette analyse, qui apparaissent au Tableau 2 à la page suivante, démontrent que les sujets populaires comme les sujets non populaires sous-estiment leur statut dans le groupe et

ce, dans une mesure assez comparable: la moyenne des différences s'établit en effet à -1.75 pour les premiers et à -1.478 pour les seconds. Il faut noter que pour les populaires, la moyenne des rangs de popularité attribués était de 1.50 tandis que la moyenne des rangs estimés par les sujets était de 3.25. Pour les non-populaires, les mêmes statistiques s'établissaient respectivement

TABLEAU 2

Performance comparative des populaires et des non-populaires
à l'estimation du statut dans le groupe

	moyennes de la justesse de l'estimation*	P <
Populaires (20)	-1.7500	0.948
Non-populaires (23)	-1.4783	

* i.e. popularité estimée - popularité réelle

à 7.130 et à 8.608. Il va de soi que la différence constatée entre les moyennes de la variable *justesse de l'estimation* n'a pas une ampleur telle pour que puisse être écartée l'hypothèse du jeu du hasard dans ce résultat.

C'est donc dire que, contrairement à ce qui a été constaté dans les études menées auprès d'adolescents conventionnels, les moins populaires de nos sujets mésadaptés socio-affectifs ne font pas preuve d'une moins bonne capacité à évaluer leur statut dans le groupe comparativement aux sujets plus populaires.

3.1.3. *Contrôle de l'effet des variables psychotisme, autisme et âge sur la relation entre le rang estimé de popularité et le rang réel:*

Si les résultats que nous avons présentés ci-dessus ne permettent pas d'établir une relation statistiquement significative entre le *rang estimé de popularité* et le *rang réel*, il y a tout lieu de nous demander si l'âge ou des variables concernant l'égoïsme peuvent influencer sur l'intensité plus ou moins grande de cette relation. Cette double hypothèse se pose d'autant plus que les données cliniques évoquées au niveau de notre inventaire de la littérature scientifique laissent entrevoir que les sujets délinquants plus jeunes ou plus égoïstes pouvaient avoir plus de difficulté à évaluer leur propre statut auprès de leurs pairs.

Examinons tout d'abord ce que devient la relation entre le *rang estimé* et le *rang réel* quand l'effet des variables *autisme* et *psychotisme* est contrôlé. Les résultats qui figurent au Tableau 3 à la page suivante laissent entrevoir que l'effet de ces deux variables est assez minime, qu'elles soient contrôlées individuellement ou conjointement: si l'on tient compte du fait qu'en dehors de ce contrôle, le coefficient de la corrélation du *rang estimé* avec le *rang réel* s'établissait à .1249, la variation opérée par les contrôles concernant ces variables amène le coefficient à se situer à .1408 tout au plus, ce qui fait passer

TABLEAU 3

Contrôle de l'effet des variables autisme, psychotisme et âge sur la relation entre le rang estimé de popularité et le rang réel de popularité: corrélation partielle (N=92)

Var. contrôlées	Var. mises en relation	Coeff. de corr.	P <
Autisme (Jesn.)	Rang estimé de pop. Rang réel de pop.	0.1335	.099
Psychotisme(Eys.)	Rang estimé de pop. Rang réel de pop.	0.1408	.087
Autisme Psychotisme	Rang estimé de pop. Rang réel de pop.	0.1288	.108
Age	Rang estimé de pop. Rang réel de pop.	0.1419	.085

le niveau de probabilité tout juste en-dessous de la barre de .10 si l'autisme est contrôlé et de .09 si le psychotisme l'est. Si ces deux variables sont contrôlées simultanément, le coefficient de corrélation entre rang estimé et rang réel reste à peu près identique à ce qu'il était en dehors du contrôle (.1288 versus .1249). Sur la base de ces résultats, nous ne sommes pas en mesure de confirmer l'hypothèse selon laquelle les sujets mésadaptés socio-affectifs auraient d'autant plus de mal à évaluer leur statut dans le groupe qu'ils présenteraient des traits d'égoïsme.

Pour ce qui à trait à l'influence possible de l'âge, les résultats apparaissant au même tableau sont équivalents à ceux que nous venons d'évoquer: la corrélation entre *rang estimé* et *rang réel* ne prend que peu de force, passant de .1249 à .1288: le niveau de probabilité descend à .085. L'impact de la variable âge est de ce fait, lui aussi, très limité. Nous ne pouvons donc pas dire, comme le supposait notre hypothèse H₄, que les adolescents mésadaptés socio-affectifs évaluent plus précisément leur statut de popularité selon qu'ils sont plus âgés.

3.2. Discussion:

Même si, à première vue, les résultats que nous venons de présenter semblent contredire ceux des recherches effectuées antérieurement dans le domaine, on peut raisonnablement proposer certaines relations entre les uns et les autres. Tout d'abord, que nous n'ayons pu relier de manière statistiquement significative l'*estimation du rang* et le *rang réel* chez un groupe de sujets mésadaptés socio-affectifs rejoint le constat de Bruininks (1978) qui a démontré que les sujets en difficulté d'apprentissage avaient du mal à évaluer la façon dont ils sont appréciés par leurs pairs. Nos propres résultats qui concernent exclusivement des sujets mésadaptés socio-affectifs vont dans le même sens que ce que cet auteur avait déjà entrevu.

Il est bien possible que les particularités propres à la vie de groupe des adolescents de ce type viennent rendre plus

ardue encore la tâche d'estimation de son propre statut par un jeune. Il est en effet courant que les valeurs qui sont invoquées par les jeunes mésadaptés socio-affectifs, tout autant pour l'évaluation de soi que pour l'évaluation des autres, soient un mélange d'attitudes et de caractéristiques valorisées par les milieux socialisants ou socialisés, d'une part, et d'attitudes et de caractéristiques valorisées par le milieu délinquant ou asocial. Ce mélange est dosé selon la nature des influences qui se trouvent à jouer dans un groupe et selon le niveau de développement des sujets les plus influents. On entrevoit facilement dès lors que l'estimation de son propre statut dans un groupe de sujets de ce type est plus complexe que celle d'un sujet conventionnel dans un groupe d'adolescents conventionnels où les valeurs de performance académique ou para-académique (sport, musique, art graphique, etc...) principalement sont invoquées à titre de critères d'évaluation. Cette difficulté accrue peut éventuellement rendre compte d'une partie de la différence constatée entre nos résultats et ceux de Tyszkowa (1978) ainsi que de ceux de Chambliss et al. (1978), ces auteurs ayant étudié des sujets conventionnels dans leur milieu scolaire.

Cet élément d'explication est également valable pour justifier les résultats obtenus dans la mise à l'épreuve de notre deuxième hypothèse: contrairement à ce que nous attendions, les sujets plus populaires n'évaluent pas significativement mieux leur statut dans le groupe que ne le font les sujets moins populaires. Il se peut en effet que les sujets plus socialisés, qui auraient

eu une meilleure performance dans un groupe conventionnel, aient été médusés quant à leur propre statut dans leur groupe de vie en internat ou en foyer groupe, ayant été incapables d'apprécier l'orientation des valeurs prédominantes (sociales ou asociales).

Contrairement à ce que nous supposions, les caractéristiques d'égocentrisme affectif ne semble pas jouer un rôle décisif à titre de variable interférente sur la justesse de l'estimation, le rapport entre *rang estimé* et *rang réel* bougeant peu quand l'effet des variables *autisme* et *psychotisme* est contrôlé. Une étude des données descriptives révèle que, pour l'ensemble de nos sujets, la moyenne à l'échelle *autisme* s'est établie à 8.6 (l'écart-type étant de 4.86), alors que la norme se trouve à 6.3⁹. Pour l'échelle *psychotisme*, la moyenne de notre échantillon est de 9.6 (é.-t. de 5.18) alors que la norme est de 4.8. La prise en considération de cette dernière statistique est particulièrement révélatrice: près des deux tiers de nos sujets auraient un score au *psychotisme* les situant au-dessus de la moyenne obtenue par les sujets conventionnels. La différence est toutefois moins marquée à l'autre échelle, même si elle court dans la même direction.

Ces données descriptives laissent entrevoir que notre

⁹Voir Fréchette et LeBlanc (1987), p. 213. Pour les fins de la comparaison avec la norme, nos résultats, qui résultent des échelles abrégées par Biron (1979), ont été ramenés au totaux de la forme initiale.

échantillon était relativement homogène et que fort peu de sujets se retrouvaient dans la fourchette des performances "normales". C'est probablement un fait qui contribue à expliquer pourquoi nous n'ayons pu dégager une influence plus marquée des variables concernant l'égo-centrisme sur la justesse de l'estimation du statut dans le groupe. Il est fort possible qu'un échantillon composé de sujets plus nombreux à se retrouver près ou en-dessous de la norme aux deux échelles concernées eût été plus utile pour établir le jeu de cette caractéristique sur l'estimation du statut.

Les résultats que nous avons produits quant à l'influence de l'âge sont moins difficiles à interpréter. Ils ne confirment pas vraiment ceux de Tyszkowa (1978) qui laissaient croire que l'estimation du statut pouvait s'améliorer avec l'âge, au niveau de l'adolescence. Il est possible que, chez les mésadaptés socio-affectifs, l'âge ait moins d'influence sur l'évaluation du statut dans le groupe et que, comme le suggèrent Mullis et Hanson (1983), il faille bien plutôt classer ces sujets selon leur niveau d'adaptation.

Est-il possible que l'instrument que nous avons utilisé pour établir l'estimation du statut par le sujet ait été trop exigeant pour nos sujets? La question mérite d'être posée. Il est certain que l'évaluation du rang de popularité demandait un calcul, celui de l'énumération des pairs de l'unité de vie et l'évaluation de son propre rang de popularité en rapport avec celui des pairs. Il

est possible que dans le cas des sujets vivant dans les unités plus peuplées (11 ou 12 sujets), ce calcul ait été trop complexe. Par contre, pour les sujets insérés dans une unité à plus petite dimension (de 5 à 7 sujets), ce travail d'évaluation n'était certes pas démesuré. Il est indéniable que l'instrument s'est trouvé mieux adapté à la tâche des sujets provenant des petites unités. C'est ce que confirme le coefficient de corrélation (r de Pearson) entre la *justesse de l'estimation* et le nombre des sujets vivant dans l'unité: $-.2450$, significatif à un niveau de $P < .01$.

Aurait-il fallu éliminer de ce fait les sujets provenant d'unités à 11 ou 12 sujets? Nous n'avons pas voulu, pour notre part, procéder à une telle amputation sur notre échantillon. Mieux valait à nos yeux procéder selon les choix initiaux, quitte à faire apparaître ultérieurement les défauts de la méthodologie et à aligner des résultats moins satisfaisants pour celui qui recherche, coûte que coûte, des résultats significatifs au plan statistique. Cette initiative se justifiait d'autant plus que plus de 76% de nos sujets vivaient dans une unité de 8 sujets ou moins.

L'élimination des sujets provenant des unités à 11 ou 12 sujets (près de 24% de l'échantillon) aurait-elle fait en sorte de préciser la nature des tendances? Une analyse ultérieure permet de constater que si nous écartons ces sujets, la relation entre le *rang estimé* et le *rang réel* prend un peu de force: avec moins de 10 chances sur 100, elle aurait pu être attribuée au hasard de

l'échantillonnage. Ce résultat est donc à traduire comme une tendance ($.05 < P < .10$) de la part des sujets restants à estimer avec justesse leur statut dans le groupe. Quant aux autres résultats, il n'y a pas de variation sensible si nous éliminons les sujets appartenant aux unités plus peuplées.

Quoi qu'il en soit, la présente discussion laisse entrevoir que l'adaptation de l'instrument à la grandeur du groupe est d'une importance certaine quand il s'agit d'évaluer la justesse de l'évaluation de son propre statut dans ce groupe. Le défi qui attend les chercheurs intéressés par cette question consiste selon nous à mettre au point un instrument utilisable dans les grands comme dans les petits groupes, capable d'apporter des informations vraiment révélatrices et suffisamment précises et ce, à l'intérieur de bornes temporelles raisonnables (surtout si l'on songe à une utilisation auprès de sujets mésadaptés).

CONCLUSION

Nous nous sommes proposé dans la présente étude de vérifier dans quelle mesure les sujets mésadaptés socio-affectifs peuvent évaluer avec justesse leur propre statut dans leur groupe de vie. La pertinence de ce questionnement s'établissait à un niveau aussi bien théorique que pratique. Nous avons situé notre réflexion à l'intérieur du débat entourant la nature et l'importance relative des facteurs en jeu dans la genèse du *soi social*. La thèse du courant *social* stipulant que ce *soi social* résulte massivement des influences de l'ambiance sur le sujet nous paraît impliquer que celui-ci soit en mesure de saisir correctement comment ses pairs, notamment, peuvent l'apprécier. Quant à la position du courant interactionniste, elle nous paraît pouvoir s'accommoder d'un hiatus constaté entre *ce qu'un sujet pense qu'on pense de lui* et *ce qu'on en pense réellement*, puisse qu'elle postule que le sujet provoque, sélectionne, organise, voire même distord les réactions qu'il reçoit de son ambiance, exerçant, par là même, un rôle majeur dans l'élaboration de son *soi social*.

L'étude de sujets en difficulté d'adaptation sociale nous a semblé particulièrement adaptée pour une relance de ce débat, ces sujets constituant un terrain privilégié pour l'observation des influences de l'environnement sur l'individu ou, inversement, des mesures de protection de celui-ci contre son ambiance.

Les résultats que nous avons obtenus auprès de nos sujets mésadaptés socio-affectifs ne nous permettent pas d'établir qu'ils

sont en mesure d'évaluer correctement la façon dont ils sont appréciés dans un groupe, bien qu'un certain nombre de questions subsistent, notamment quant au caractère possiblement inadapté de notre questionnaire pour les sujets provenant d'unités de plus de huit sujets. Quoi qu'il en soit, ces résultats ne sont pas suffisamment décisifs pour que puisse en être avantagé ou désavantagé l'un ou l'autre des courants évoqués ci-dessus.

Nous avons également cherché à savoir si des variables telles que le statut sociométrique, le niveau d'égoïsme et l'âge des sujets pouvaient influencer sur la capacité des adolescents mésadaptés socio-affectifs à évaluer leur statut dans le groupe. Il ressort de notre analyse qu'aucune de ces variables ne joue un rôle vraiment significatif, la relation entre le *rang estimé* et le *rang réel* ne bougeant que très peu quand l'effet de chacune (à tour de rôle) est contrôlé.

La discussion de nos résultats nous a permis de faire entrevoir l'importance de l'instrument visant à cerner l'évaluation par le sujet de son propre statut. Un instrument qui convient à des sujets vivant en groupe de dimension restreinte (huit ou moins) peut rapidement devenir inadapté dès qu'il s'agit de groupes plus amples. Il nous semble qu'on ne pourra dégager des résultats décisifs dans le domaine à l'intérieur duquel a été menée cette recherche tant que ce problème méthodologique n'aura pas été résolu en tenant compte des particularités des divers types de jeunes à évaluer.

REMERCIEMENTS

L'auteure désire exprimer sa reconnaissance à son directeur de mémoire, Monsieur Michel Bossé (Doct. Sc. Pén.) pour son aide éclairée et soutenue.

De même, elle exprime un sincère remerciement aux centres d'accueil Ville-Jolie St-Dominique de Trois-Rivières, aux pavillons Le Phare de Québec et au Pavillon Lemire de Drummondville qui, grâce à leur participation, ont rendu possible la réalisation de cette recherche.

BIBLIOGRAPHIE

- ACHILLE, P.A., LEBLANC, M. (1977). La personnalité des garçons de Boscoville. Montréal: Groupe de recherche sur l'inadaptation juvénile. Rapport technique no 18, 235 p..
- ALGAN, A. (1980). *L'image de soi des adolescentes socialement inadaptées*. Bulletin de psychologie, 33, no 345, 559-575.
- ASHER, S.R., MARKELL, R.A., HYMEL, S. (1981). *Identifying children at risk in peer relations: A critique of rate-of-interaction approach to assessment*. Child Development, 52, pp. 1239-1245.
- BACHARA, G. (1976). *Empathy in learning disabled children*. Perceptual and Motor Skills, 43, 541-542.
- BASTIN, G. (1961). Les techniques sociométriques. Paris: Presses Universitaires de France.
- BERNSTEIN, R.M. (1981). *The relationship between dimensions of delinquency and the developments of self and peer perception*. Adolescence, 16, no 63, 543-556.
- BIGRAS, J. (1984). Le concept de soi chez les violeurs. Thèse de maîtrise inédite, Université du Québec à Trois-Rivières.
- BIRON, L. (1979). Présentation des nouvelles échelles de personnalité. Groupe de recherche sur l'inadaptation juvénile, Université de Montréal.
- BOSSE, M., LEBLANC, M. (1979). L'évolution psychologique des garçons de Boscoville. Montréal. Groupe de recherche sur l'inadaptation juvénile. Rapport technique no.20.
- BOSCOVILLE (Les professionnels de) (1980). Rééduquer le jeune délinquant dans le cadre de la loi 24: la quadrature du cercle. Montréal. Les cahiers de Boscoville.

- BRADLEY, F.O., NEWHOUSE, R.C. (1975). Sociometric choice and self perceptions of upper elementary school children. Psychology in the schools, 12, 219-222.
- BRUININKS, V.L. (1978). Peer status and personality characteristics of learning disabled and nondisabled students. Journal of learning disabilities, 11, no 8, 29-34.
- CALVIN, A.D., HOLTZMAN, W.H. (1953). Adjustment and the discrepancy between self-concept and inferred self. Journal of Consulting Psychology, 17, 39-44.
- CHAMBLISS, J., MULLER, D., HULNICK, R., WOOD, M. (1978). Relationships between self-concept, self-esteem, popularity, and social judgments of junior high school students. The Journal of Psychology, 98, 91-98.
- CHASIN, L., PRESSON, C.C., YOUNG, R.D., LIGHT, R., (1981). Self-concepts of institutionalized adolescents: a framework for conceptualization labeling effects in Journal of Abnormal Psychology, vol. 20, pp. 143-151.
- COMBS, A.W., SNYGG, D. (1949). Individual behavior. New-York: Harper.
- COOLEY, C.H. (1968). The social self: on the meaning of "I", in Gorgon and Gergen (Ed.): The self in social interaction (pp. 87-91). New-York: Wiley.
- COOPERSMITH, S. (1959) A method for determining type of self-esteem. Journal of abnormal and psychology, 59, no 1, 87-94.
- COOPERSMITH, S. (1967A). Coopersmith's Inventory School Form. California: Freeman and cie.
- COOPERSMITH, S. (1967B). The antecedents of self esteem. San Francisco: Freeman.
- COTE, G., (1977). Aspect cognitif et conatif de l'identité et comportement délinquant. Université de Montréal. Groupe de recherche sur l'inadaptation juvénile.

- COTE, G. (1985). Intégration conceptuelle et empirique des aspects psychologique et sociologique de l'explication du processus délinquant. Thèse de doctorat, Univ. de Montréal.
- COTE, G., BAYREUTHER, J., LEBLANC, M. (1978). L'adolescent montréalais de 14 à 18 ans: aspects de sa personnalité. Université de Montréal. Groupe de recherche sur l'inadaptation juvénile.
- COTE, G., LEBLANC, M. (1983). Aspects de personnalité et comportement délinquant in Bulletin de psychologie, vol. XXXVI, no 359, pp. 265-278.
- ELDER, G.H. (1968). Adolescent socialization and development in handbook of Personality Theory and Research. Chicago: Rand-McNally.
- EMPEY, L., (1978). American Delinquency: Its meaning and Construction. Homewood. Dorsey Press.
- EYSENCK, S.B.J., EYSENCK, H.J. (1971). Crime and personality: item analysis of questionnaire responses. The British Journal of Criminology, 10, 49-62.
- FITTS, W.H., HAMMER, W.T. (1970). The self concept and delinquency. Nashville: Counselor recording and tests.
- FITTS, W.H. (1965). Tennessee Self Concept Scale. Nashville: Counselor recording and tests.
- FORGET, J. (1977). Validité prédictive de l'inventaire de Jesness et profil de personnalité de l'adolescent de la Cour de Bien-Etre social. Mémoire de maîtrise inédit. Université de Montréal, Ecole de criminologie.
- FRECHETTE, M. (1980). Portrait de la délinquance. Rapport final. Université de Montréal. Ecole de criminologie.
- GORDON, C. (1968). Self conceptions: configurations of content in Gordon and Gager (ed.): The self in social interaction (pp. 115-136). New-York: Wiley.

- HALL, P. (1966). *Identification with Delinquent Subculture and Level of Self-Evaluation in Sociometry*, no 29, pp.146-158.
- HOROWITZ, F.D. (1962). *The relationship of anxiety, self-concept and sociometric status among fourth, fifth and sixgrade children.* Journal of abnormal and social psychology, 65, 3, 212-214.
- JAMES, W. (1909). Précis de psychologie. Paris: M. Rivière.
- JESNESS, C.F. (1966). The Jesness Inventory. Palo Alto: Consulting Psychologist Press.
- KAPLAN, H. (1975). Self-Attitudes and Deviant Behavior. Pacific Palisades, California. Goodyear Publishing.
- L'ECUYER, R. (1978). Le concept de soi. Paris: P.U.F..
- MACDONALD, R.M. (1976). *Role-taking ability in psychopathic, neurotic and sociocultural juvenile delinquents.* Doctoral dissertation, Wayne State University. (Dissertations abstracts international, 36, 580-7B).
- MASSE, M., (1976). Développement, maturité interpersonnelle et délinquance. Thèse de doctorat. Université de Montréal. Ecole de criminologie.
- MCCANDLESS, B.R. (1970). Adolescent behavior and development. Boston: Allyn & Bacon, Inc..
- MCCOLGAN, E.B. (1975). *Social cognition in delinquents, pre-delinquents and nondelinquents.* Doctoral dissertation, University of Minnesota. (Dissertation Abstracts International, 1976, 37, 199.)
- MCGUIRE, W.J. (1968). *Personality and susceptibility to social influence in* Handbook of Personality Theory and Research. Chicago. Rand-McNally.
- MEAD, G.H. (1934). Mind self and society. Chicago: University of Chicago Press.
- MINOR, K.I., KARR, S.K., DAVIS, S.F. (1984). *Social and self-perceptions of institutionalized and noninstitutionalized juveniles.* Bulletin of the Psychometric Society, 22, 6, 557-559.
- MOSSAN, M.B., ZILLER, R.C. (1968). *Self-esteem and consistency of social behavior,* Journal of abnormal psychology, 73, 4, 363-367.

- MULLIS, R., HANSON, R.A. (1983). *Perspective-taking among offender and non-offender youth.* Adolescence, 18, 72, 831-836.
- PEPIN, M. (1986). Etude de la relation entre le niveau d'estime de soi et le statut sociométrique chez une population d'adolescents mésadaptés socio-affectifs vivant en centre d'accueil. Mémoire de thèse inédit. Université du Québec à Trois-Rivières.
- QUAY, H.C., PETERSON, D.R., CONSALVI, C. (1959). *The interpretation of three personality factors in juvenile delinquency.* Journal of consulting psychology, 1960, 24, 6, 555.
- ROSENBERG, M. (1965). Society and the adolescent self-image. Princeton: Princeton University Press.
- ROSENBERG, M. (1979). Conceiving the Self. New York. Basic Books.
- SARBIN, T.R. (1954). *Role theory,* in G. Lindzey (Ed.): Handbook of social Psychology (pp. 223-258). Reading, Massa.: Addison-Wesley.
- STAGER, S., CHASIN, L., YOUNG, R.D., (1983) *Determinants of self-esteem among labeled adolescents in* Social Psychology Quarterly, vol 46, no 1, pp. 3-10.
- SULLIVAN, D.E., GRANT, M.Q., GRANT, J.D. (1957) *The Development of Interpersonal Maturity: Application to Delinquency in* Psychiatry, vol. 20, no 4.
- SWARTZ, M. STRYKER, S., (1976). Deviance, Self and Others. Washington, D.C.. The American Sociological Association.
- SYMOND, P.M. (1951). The ego and the self. New-York: Appleton.
- TAYLOR, C., COMBS, A.W. (1952). *Self-acceptance and adjustment.* Journal of Consulting and Clinical Psychology, 16, 89-91.
- TYSZKOWA, M. (1978). *Self-evaluation of pupils and social position in the peer group.* Polish Psychological Bulletin, 9, 1, 3-10.
- ZILLER, R.C., HAGEY, J., SMITH, M.D.C., LONG, B.H. (1969). *Self-esteem: a self-social construct.* Journal of consulting and clinical psychology, 33, 1, 84-85.

APPENDICES

Appendice A

Statistiques descriptives

* SEXE DU SUJET

CATEGORIE	FREQUENCE ABSOLUE	FREQUENCE RELATIVE	FREQUENCE CUMULEE
MASCULIN	86	86.9	86.9
FEMININ	<u>13</u>	<u>13.1</u>	100.0
TOTAL:	99	100.0	

* AGE DES SUJETS

CATEGORIE	FREQUENCE ABSOLUE	FREQUENCE RELATIVE	FREQUENCE CUMULEE
12 à 13 ans	1	1.0	1.0
13 à 14 ans	10	10.1	11.1
14 à 15 ans	16	16.2	27.3
15 à 16 ans	25	25.2	52.5
16 à 17 ans	26	26.3	78.8
17 à 18 ans	20	20.2	99.0
18 ans et plus	<u>1</u>	<u>1.0</u>	100.0
	99	100.0	

MOYENNE 15.849 ECART-TYPE .135

* NOMBRE PAR UNITE

UNITE	FREQUENCE ABSOLUE	FREQUENCE RELATIVE	FREQUENCE CUMULEE
1	11	11.1	11.1
2	7	7.1	18.2
3	8	8.1	26.3
4	8	8.1	34.3
5	6	6.1	40.4
6	7	7.1	47.5
7	7	7.1	54.5
8	7	7.1	61.6
9	8	8.1	69.7
10	5	5.1	74.7
11	6	6.1	80.8
12	7	7.1	87.9
13	<u>12</u>	<u>12.1</u>	100.0
TOTAL	99	100.0	
MOYENNE	7.545	ECART-TYPE	.503

* TYPE DE MILIEU DE VIE

CATEGORIE	FREQUENCE ABSOLUE	FREQUENCE RELATIVE	FREQUENCE CUMULEE
FOYER DE GROUPE	34	34.3	34.3
CENTRE D'ACCUEIL	42	42.4	76.8
CENTRE SECURITAIRE	<u>23</u>	<u>23.2</u>	100.0
TOTAL:	99	100.0	

* DUREE DE SEJOUR

CATEGORIE	FREQUENCE ABSOLUE	FREQUENCE RELATIVE	FREQUENCE CUMULEE
0.01 à 3 mois	44	45.4	45.4
3 à 6 mois	18	18.5	63.9
6 à 9 mois	19	19.6	83.5
9 à 12 mois	9	9.3	92.8
12 à 15 mois	2	2.1	94.9
15 à 18 mois	3	3.1	98.0
18 à 21 mois	1	1.0	99.0
21 à 24 mois	1	1.0	100.0
TOTAL:	99	100.0	
MOYENNE	5.131	ECART-TYPE	0.476

Appendice B
Questionnaires

NOM: _____

* TEST SOCIOMETRIQUE

- On te suggère trois personnes par question.
- S'il y a une question que tu ne comprends pas, lève ta main et on ira te voir.

1- Si tu avais à choisir tes compagnons de table pour les repas, nomme ceux que tu préférerais voir à la même table que toi. Nomme-les par ordre de préférence, en commençant par celui avec lequel tu aimerais le mieux te retrouver.

1. _____

2. _____

3. _____

2- Quels sont ceux avec qui tu n'aimerais pas te retrouver à table. Nomme-les par ordre, en commençant par celui avec lequel tu aimerais le moins te retrouver.

1. _____

2. _____

3. _____

3- Essaie de deviner qui a pu te choisir pour compagnon de table.

1. _____

2. _____

3. _____

NOM: _____

DATE DE NAISSANCE: _____

DATE DE TON ARRIVEE DANS L'UNITE: _____

DEGRE DE SCOLARITE: _____

SECTEUR REGULIER: OUI ___ NON ___

QUESTION D'AUTO-EVALUATION

- Par rapport à toi et les jeunes à l'unité:

D'après toi, à quel degré t'estimes-tu populaire et aimé dans ton groupe.

. le plus aimé _____

. le moins aimé _____

Si tu n'es pas dans ces deux extrémités, donne le rang que tu crois occuper: _____/_____

QUESTIONNAIRE PSYCHOLOGIQUE

Tu trouveras ici une liste de questions auxquelles tu dois répondre par OUI ou par NON. Tu encercles le "O" si la question correspond à ce que tu vis. Dans le cas contraire, si elle ne correspond pas à ce que tu vis, tu encercles le "N" (non). Prends bien soin de lire chaque question attentivement.

VERIFIES A CHAQUE PAGE SI TU AS REPONDU A TOUTES LES QUESTIONS SANS EN OUBLIER AUCUNE.

NOM: _____

	OUI	NON
* ECHELLE DU EYSENCK		
1. Es-tu habituellement très malchanceux?	O	N
2. As-tu eu plus de troubles que la plupart des gens?	O	N
3. Y a-t-il une autre personne qui puisse être blâmée de la plupart de tes problèmes?	O	N
4. Aurais-tu fais mieux si des gens ne t'avaient pas mis des bâtons dans les roues?	O	N
5. Prendrais-tu des drogues qui pourraient avoir des effets bizarres ou dangereux?	O	N
6. Es-tu lent et nonchalant dans tes mouvements?	O	N
7. Est-ce que tes amitiés se cassent facilement sans que ce soit de ta faute?	O	N
8. Les gens te racontent-ils beaucoup de mensonges?	O	N
9. Y a-t-il des gens qui veulent te faire du tort?	O	N
10. Prends-tu plaisir à faire de la peine aux personnes que tu aimes?	O	N

Maintenant tu dois répondre par VRAI ou FAUX. Si tu es d'accord avec l'énoncé, que tu sens qu'il correspond bien avec ce que tu penses, encercle le "V" (vrai). Si tu n'es pas d'accord avec l'énoncé, encercle le "F" (faux).

* JESNESS	VRAI	FAUX
11. Parfois je souhaiterais laisser l'école.	V	F
12. Je me fatigue facilement.	V	F
13. J'ai beaucoup de maux de tête.	V	F
14. Je préfère être dans la lune à tout autre chose.	V	F
15. Mes parents ont l'air de penser que je pourrais devenir un voyou.	V	F
16. Je me sens seul même quand il y a beaucoup d'autres personnes autour de moi.	V	F
17. Les choses ne m'apparaissent pas réelles.	V	F
18. J'ai souvent de la difficulté à respirer (reprendre mon souffle).	V	F
19. Quand je suis seul, j'entends des choses étranges.	V	F
20. Beaucoup de gens disent du mal de moi dans mon dos.	V	F
21. Je pense que j'ai quelque chose d'anormal dans la tête.	V	F